nt nuds, où le contraſte de-
ls fuſſent boiſeux; des pro-
gles aigus forment les limi-
& des baies ſe montrent
oints étroits, quand elles
ondir en grands baſſins.
es cas, l'imagination ſe ſou-
oit preſque le murmure. Que
es, nous dit-elle, on pour-
ce n'étoit que les matériaux
ſſent à la main judicieuſe
pour dire la vérité, nous
uefois tentés de lâcher la
gination au milieu de ces

de cette faculté créatrice,
détourner à plaiſir une mon-
terpoſe, & nous former un
e colline mal taillée peut être
anière à produire une ligne
. On pourroit donner à cette
côté oppoſé plus de légè-
nt un plus haut ſommet. Sur
auve qui s'étend le long du
it une forêt de chênes majeſ-

'un effet plus majeſtueux, à quelques
gards, le cèdent, tout examiné, aux vues
ont nous jouiſſons ici. Celles maritimes
nt le défaut de manquer de variété dans
s acceſſoires. Il y en a une eſpèce, à la
rité, mais unique, qui l'emporte ſur ce
ie la ſcène des lacs peut avoir de plus
au : c'eſt le tableau d'un ſegment de
elque baie reſſerrée par la terre à ſon
trée, qui dans la tempête ſpécialement,
un ſujet vraiment noble & grand. Les
'x y ſont plus agitées &, s'y enflant
ne manière plus hardie, produiſent de
s grands effets de lumière. C'eſt ici en-
'e, qu'au lieu du ſpectacle d'une barque
ouée des flots mutinés, nous avons celui
toutes les terreurs du naufrage. Le fanal
ſi, placé au haut d'une éminence froidu-
ſe, annonce le danger ſingulier de la

---

s, n'interromproit pas ſon travail pour payer au cé-
: Vernet le tribut de ſa vive & profonde admiration,
ètoit pas digne, ſans doute, de traduire un Auteur
ſait, en les offrant, faire aimer les beautés de la Na-

côte, tandis qu'un port vu dans l'éloig
ment, à travers une foible lueur réfléc
par le rocher creux, mêle le pathétiqu
une scène d'horreur, en nous faisant v
le pâle Matelot, sans espoir, tournant
regards vers le rivage qui semble le
pousser.

Je n'ai plus qu'une observation à f
sur la nature de ce pays romantique; c
qu'*en général* il éprouve souvent de v
lentes convulsions de différens genres. T
y est dans le grand style. Les élém
mêmes, dans leur déchaînement, se m
tent à l'unisson avec la scène locale;
leurs effets destructeurs s'y allient à un
de dignité.

Sur quelques-unes des montagnes
l'environnent, mais principalement celle
Cross-Fell, on voit quelquefois tout
coup naître une bouffée de vent si v
lente, que rien ne peut résister à son eff
terrible. On l'appelle dans le pays *hel*
wind (vent de timon). Le Montagna
instruit par l'expérience, quand il trave

Bouquerat
04
v.4
SMRS.

MÉLINE,

OU

MÉMOIRES

DU CHEVALIER DE MONCY.

PAR Mme. GUÉNARD, BARONNE DE MÉRÉ,

Auteur d'Irma, des Mémoires de la Princesse de Lamballe, etc.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez LEROUGE, Libraire, passage du Commerce, quartier St.-André-des-Arcs.

1817.

MÉLINE,

OU

MÉMOIRES

DU CHEVALIER DE MONCY.

CHAPITRE XLII.

Quand j'eus pris possession de mon appartement, comme il y avait encore loin jusqu'au dîner, j'engageai l'abbé à revenir avec moi à l'hôtel du Nord, pensant bien que ma mère était inquiète de la manière dont M. d'Orgeville m'aurait reçu.

Elle parut enchantée de tout ce que l'abbé lui dit, et je me gardai bien de

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

diminuer sa satisfaction en lui faisant connaître l'espèce d'antipathie que j'éprouvais pour M. d'Orgeville. Célanie seule parut affligée que mes nouveaux engagemens m'éloignassent de sa maison, où elle avait la bonté d'être fort aise de m'avoir. Je voulais lui remettre, sur mon premier quartier, les avances qu'elle avait faites pour moi ; elle ne le voulut point, et je vis que je l'offenserais en insistant. Alors, je me promis de terminer cet objet dans le cours de l'année.

Nous retournâmes chez M. d'Orgeville, où je fis transporter le peu d'effets que j'avais. Il n'était pas encore rentré. Nous nous promenâmes dans le jardin en l'attendant. Il revint, ayant avec lui deux de ses confrères et un chevalier de Saint-Louis de ses parens. On servit presque aussitôt, et

M. d'Orgeville avait raison de dire qu'il avait une des meilleures tables de Paris. J'avais fait bonne chère, mais rien n'était comparable à la somptueuse délicatesse de ce repas, qui n'était cependant que celui qu'on lui servait chaque jour. La conversation fut grave et intéressante. M. d'Orgeville, qui avait un esprit supérieur, m'adressa plusieurs fois la parole, pour juger, selon toute apparence, si j'étais instruit. Je vainquis ma timidité naturelle, et je tâchai de soutenir la bonne opinion que l'abbé lui avait donné de moi. Après dîner, il fit un trictrac. Je lui demandai s'il n'avait point d'ordre à me donner. — Non, pour aujourd'hui, c'est vacance ; demain nous travaillerons ; faites un piquet avec M. de Champilli et l'abbé. Je suis de moitié. Je gagnai beaucoup. Ainsi la fortune

me favorisait de toutes les manières, et je n'en étais pas plus heureux. On se retira de fort bonne heure. Ne veillez pas, me dit mon patron, j'ai besoin de vous demain avant cinq heures du matin.

Ce régime ne me convenait guère; j'avais l'habitude de me coucher très-tard, et de me lever sur les sept à huit heures. Il fallut bien, cependant, se conformer à ce que voulait M. d'Orgeville, avec d'autant plus de raison que, chez lui, ce n'était point fantaisie, mais nécessité, puisque c'était l'heure de la première audience. Je remontai donc dans mon appartement aussitôt que l'abbé fut parti, et je me couchai. Le sommeil, qui ne venait jamais me visiter de si bonne heure, me laissa tout le temps de penser à ma situation présente; à tout

le bonheur que j'avais perdu; au peu d'espérance qui me restait; à la perte de ma liberté : car je ne pouvais me dissimuler que j'étais soumis à celui dont j'étais le secrétaire; que j'étais à lui, tant que je voudrais toucher mes émolumens; qu'il fallait renoncer à se lever, à se coucher, à l'heure qui me conviendrait; sortir, quand on veut rester chez soi; écrire, quand on veut lire. Ah! c'est bien ennuyeux; mais quel autre état n'a pas de chaînes? allons, supportons celles-ci. Cet acte de résignation calma mon sang, et peu à peu je m'endormis.

Dès quatre heures et demie, Simon vint m'avertir qu'il fallait quitter mon lit. Je n'en avais pas grande envie; mais il le fallait. Cependant, je m'accoutumai promptement à cette manière de vivre, qui, il faut en con-

venir, est fort bonne pour la santé et pour les mœurs; car elle sépare du grand monde, écueil toujours dangereux pour les jeunes gens. Je suivis M. d'Orgeville au Palais. Bientôt les fonctions de ma place me devinrent faciles, et je ne tardai pas à être en quelque sorte nécessaire à ce magistrat, qui disait souvent à l'abbé : Je n'ai jamais eu de secrétaire comme celui-là : aussi m'accordait-il une confiance sans bornes. Dès que je lui avais fait un rapport sur une affaire, il ne l'examinait plus, parce qu'il était sûr que je le faisais avec la plus parfaite intégrité. Il me comblait de marques d'estime devant ses confrères; se félicitait d'avoir trouvé en moi ce qui se trouve rarement réuni, l'intelligence et la plus exacte probité. Il me confiait les intrigues se-

crètes du corps, ses propres affaires; enfin, jamais homme n'a reçu d'un autre plus de témoignages d'estime et d'amitié.

L'abbé était comblé; ma mère espérait que mon patron me serait utile auprès de la famille de Méline : elle se souvenait bien qu'elle l'avait vu chez la vieille madame d'Erlac. Quand il en sera temps, me disait ma mère, nous lui rappellerons ses liaisons avec la Marquise; il secondera Edouard; Auguste reviendra aussi d'Amérique. Puisque tu as pris du goût pour la magistrature, on achètera une charge de conseiller au Parlement, et tu vivras tranquillement à Paris avec ta compagne. Je reprenais tristement: Voilà des projets admirables; mais vous ne savez seulement pas où habite Méline, si elle m'aime encore. Je ne sais quelle terreur secrète m'empêche

de demander à M. d'Orgeville s'il sait ce qu'est devenue la famille d'Érigny : toutes les fois que j'ouvre la bouche pour lui en parler, il me semble qu'une puissance supérieure me force au silence. Qu'est-ce donc que ce désir si vif de savoir ce qu'elle est devenue, et cette crainte qui enchaîne ma langue dès que j'en veux parler ? Est-ce un pressentiment de son infidélité, ou.... Ah ! si elle avait cessé d'exister; si le chagrin avait tranché ses jours ? son image me poursuit sans cesse ; je ne résiste plus à mes inquiétudes. Ma mère, madame Sapinel tâchaient de me calmer, de relever mes espérances, et me suppliaient de ne pas perdre le fruit de la conduite que j'avais tenue jusque là. Je le promis, et revins plus calme à l'hôtel d'Orgeville.

Les jours, les mois s'écoulèrent, et

les vacances arrivèrent. M. d'Orgeville me répéta ce qu'il m'avait dit, qu'il se ferait un plaisir, si cela me convenait, de m'emmener avec lui à sa terre; mais que cette année, il avait un voyage très-secret à faire pour des intérêts majeurs, et qu'il faisait absolument seul; que je devais bien penser qu'il n'était pas seul maître de ce secret, puisqu'il le laissait ignorer, n'ayant rien de caché pour moi. Oui, mon ami, personne ne m'a inpiré autant de confiance. — Je me ferai toujours un devoir de la mériter. C'est la quatrième fois, reprit-il, que je fais ce voyage, sans avoir pu encore terminer cette affaire; mais que ce serait bien sûrement la dernière d'une manière où d'une autre, et qu'ainsi nous irions l'année prochaine ensemble à Orgeville. Je l'assurai que ce serait

avec grand plaisir; et au fond de mon cœur, j'étais très-aise qu'il me laissât à Paris, pensant que cela me donnerait deux mois de tranquillité (*).

M. d'Orgeville, la veille de son départ, me remit une fort belle boîte d'or, dans laquelle il y avait cinquante louis. Recevez, me dit-il, le témoignage de mon attachement et du contentement que vous me faites éprouver. Vous trouverez là-dedans de quoi passer agréablement vos vacances, et, en me frappant sur l'épaule, vous serez sûrement plus heureux que moi; car, de quelque manière que cette affaire se termine, elle ne peut me rendre heureux. On

(*) A cette époque, les vacances des tribunaux commençaient les premiers jours de septembre, jusqu'à la fin de novembre.

aurait dit que M. d'Orgeville, fatigué d'un secret qui l'oppressait, eût voulu, malgré ce qu'il m'avait dit, m'en rendre dépositaire. Je ne cherchai, en aucune manière, à l'y engager; plus je regarde indigne d'un galant homme de trahir un secret, moins j'aime à en être chargé. Je n'empêchai donc pas ce magistrat de partir avec le sien. Il me laissa toute autorité dans sa maison pendant son absence, au grand chagrin de Dupont, qui, dès que son maître fut parti, vint dans ma chambre, ce qui ne lui était pas arrivé trois fois depuis que je l'occupais. — Eh bien! voilà donc notre maître parti? — Le vôtre M. Dupont, et non le mien.—Il vous paie, vous nourrit, vous logez chez lui, quelle différence y a-t-il de vous à moi? — Celle que donne l'éduca-

tion ; mais brisons là-dessus, que me voulez-vous ? — Vous parler de M. d'Orgeville, puisque vous ne voulez pas que je dise notre maître. Savez-vous qu'il y a quelque chose d'extraordinaire qui se trame dans ce moment : il faut, dit-il, en s'asseyant, quoique je ne l'en eusse pas prié, que je vous raconte toute cette histoire.

Depuis quarante ans que je suis au service de monsieur, nous étions jeunes tous deux, car nous sommes du même âge ; donc, depuis quarante ans je ne l'ai pas quitté un seul instant : j'allais tous les ans avec lui en vacances. Je suis connu à Orgeville comme lui-même ; le curé, le syndic, les plus gros du village, tout cela m'ôte son chapeau, du plus loin qu'ils me voient. J'ai fait deux autres voyages de Bordeaux ; j'ai été deux fois en exil avec

lui ; il ne pouvait pas aller à une lieue sans moi, et voilà trois ans qu'il va passer ses vacances je ne sais où ; et toutes les fois qu'il revient, il est triste à mourir, pendant un temps infini. Mais, cette fois-ci, il paraît qu'il a des projets plus assurés : je crois, entre nous, que c'est un mariage. Il m'a ordonné de faire repeindre son appartement ; il a commandé à son tapissier un ameublement complet pour sa chambre à coucher ; enfin, je crois qu'il va nous ramener une dame. Cependant, il avait toujours dit qu'il ne se marierait jamais. Je le laissais parler tant qu'il voulait. Je dessinais le bosquet de Blari, où j'avais vu Méline entourée de sa famille. Vous ne me dites pas un mot, ajouta mon bavard ; est-ce que vous ne voyez pas comme moi, que cela ressemble à un

mariage? — Cela peut-être, répondis-je enfin, mais que m'importe? — Comment! que vous importe? vous ne réfléchissez donc pas qu'une fois monsieur marié, il aura une femme. — Oh! cela est certain. — Que cette femme, si elle est d'un caractère méchant, nous querellera toute la journée, et vous le premier. — Moi, et par quelle raison? je n'aurai jamais aucune relation avec elle. — Vous croyez? et moi je vous dirai qu'elle en aura avec vous. Si elle est vieille, elle sera avare, et il faudra que vous fassiez contribuer les plaideurs. — Jamais. — Alors, elle vous détestera, et elle saura bien vous faire remercier. Et si elle est jeune et jolie, comme une certaine demoiselle dont j'ai oublié le nom, et que mon maître trouvait bien à son gré, mais on n'a pas voulu de

lui : supposons que ce soit celle-là, et que vous alliez en devenir amoureux. — Moi ! quelle folie ; je ne suis amoureux de personne. — Tant pis, à votre âge j'étais amoureux de toutes les jeunes filles que je rencontrais ; et vous me ferez croire que vous n'avez pas de maîtresse ! — Croyez-le, ou ne le croyez pas, cela m'est bien indifférent. — Ah ! vous êtes un philosophe ; à vingt-cinq ans, c'est un peu jeune. Adieu, M. de Ternac, croyez-moi, ne vous fiez pas aux femmes, et surtout à celle de M. d'Orgeville, si toutefois il en ramène une, ce dont je veux encore douter ; et il sortit. Sa conversation me fit peu d'impression. J'allai dîner chez mes bonnes amies ; nous convînmes d'employer l'argent des vacances à aller voir d'abord dans Paris tout ce qui pouvait être de plus

curieux, et puis dans les environs. Je mangeais tous les jours chez Célanie avec ma mère.

Un jour, je leur disais : Ah ! c'est trop long-temps sans revoir Méline. Elle se mariera, et j'en mourrai ; dès que M. d'Orgeville sera de retour, il faut que je sache de lui s'il a conservé des relations avec la famille d'Érigny : que risquai-je ? ne puis-je pas les avoir connus ? que je sois ou non M. de Moncy. Ma mère ne contraria pas mon projet, et je m'en occupai bien davantage que de tous les contes que m'avait fait Dupont, et dont il me reparlait toujours, tant il craignait de voir une maîtresse dans la maison.

Il y avait plus de deux mois que M. d'Orgeville était absent; il n'écrivait point, ne donnait point de ses nouvelles. Je n'en étais pas très-inquiet,

ni fort empressé de le revoir. Malgré ses bontés pour moi, je ne l'aimais pas davantage : il y avait dans sa physionomie quelque chose qui me déplaisait ; on eût dit qu'il n'était bon que parce qu'il n'avait pas rencontré l'occasion d'être méchant. Il avait habituellement sur les lèvres un sourire sardonique auquel je ne pouvais m'accoutumer. Quelle différence, me disais-je, avec la physionomie ouverte de mon malheureux père ! son âme tout entière reposait sur son front : et quand je pensais qu'on avait pu le tromper, le ruiner et le réduire au désespoir, je ne respirais que le désir de la vengeance, et je me reprochais d'avoir négligé ce devoir. Comment avais-je laissé impuni l'auteur de tous nos maux ? Sans lui j'eusse épousé Méline ;

sans lui mon père vivrait; il serait riche.... et nous heureux.... Comment me faire à moi-même des reproches de n'avoir pas poursuivi d'Allin? L'ai-je pu, au moment où il a quitté l'Europe, puisque moi-même je me suis vu forcé de partir pour l'Inde; et si mon père ne s'était pas livré au désespoir, et que la mer n'eût pas englouti ma fortune, n'aurais-je pas pris un parti plus sage, que de courir après ce scélérat, que le Ciel prendra soin de punir; et à présent, que m'importerait de le poursuivre? Il ne me rendrait ni Méline ni mon père, et en attaquant sa vie, je ne pourrais ressaisir ma fortune, puisqu'il n'y a point de preuve contre lui. Ces réflexions m'ôtèrent toute envie de passer en Amérique pour punir d'Allin.

Après un sommeil agité, je me levai pour aller prendre ma mère et Célanie, que je devais mener à Vincennes, pour profiter des derniers beaux jours. A peine étais-je à l'hôtel du Nord, que M. Dupont vint m'apporter une lettre de M. d'Orgeville ; sur l'adresse était écrit : *très-pressée*. Je l'ouvris, et après l'avoir parcourue, je vous suis, dis-je au valet de chambre : retournez à l'hôtel, et m'y attendez, je vous prie. — Monsieur se porte-t-il bien ? — Très-bien. — Et dit-il.... — Je vous en instruirai. — Comme s'il ne pouvait pas me dire de suite ce qui en est ; et tout en grondant, il sortit. Dès qu'il nous eut quitté, je repris la lettre. Voilà, dis-je à ma mère la plus singulière épître que j'aie lue; et je la lui donnai, elle était conçue en ces termes :

Lettre de M. d'Orgeville à M. de Ternac.

Le 23 novembre 17**.

« J'arrive, mon ami, heureux ou malheureux je l'ignore; le temps me l'apprendra; mais je n'arrive pas seul: faites en sorte que la maison soit dans le plus grand ordre, et annonce l'opulence du maître : je n'ai peut-être que ce mérite aux yeux.... Ah ! gardez-vous de le croire; c'est une âme céleste. Jamais un vil calcul n'a pu diriger aucune de ses actions. Adieu, cher Ternac, vous devez compter sur ma sincère amitié; j'aurai doublé pour vous de sentiment, car on aura aussi pour vous de l'amitié, de l'estime; on est capable d'apprécier le mérite. Tout à vous pour la vie.

D'ORGEVILLE. »

Il est marié, dit ma mère, à quelque personne pauvre; elle sera malheureuse. — Je ne le crois point, M. d'Orgeville n'est pas d'un caractère difficile. — Oui, mais la jalousie : il est presqu'impossible qu'un époux âgé n'en ressente pas. — Ils s'arrangeront. Ce ne sera pas moi, toujours qui en ferai l'objet. Je n'ai jamais aimé que Méline : je n'aimerai jamais qu'elle ! Célanie soupira : je me reprochai de l'avoir affligée par cet aveu trop sincère de mes sentimens. Elle m'avait tendrement aimé, m'aimait peut-être encore, et l'idée que je n'avais jamais partagé ses affections, se présenta à elle dans cet instant d'une manière plus douloureuse que de coutume. Je lui pris la main ; chère Célanie, lui dis-je, l'amitié que j'ai pour vous, celle que vous me conserverez, seront

peut-être un jour le seul bien qui me restera. — Je suis loin de le souhaiter, me répondit-elle; mais ce qui est certain, c'est que cette amitié dont vous voulez bien faire quelque cas, ne changera jamais; et ses paupières se mouillèrent. Ma mère fut très-émue en m'embrassant; et moi-même j'éprouvai un trouble dont il m'était impossible de me rendre compte. Je ne pouvais me résoudre à quitter mes amies; il semblait qu'un pressentiment... Enfin, je suivis Dupont, et j'arrivai presqu'aussitôt que lui à l'hôtel. — Eh! bien, monsieur, qu'y a-t-il donc? — M. d'Orgeville arrive, et il ne vient pas seul. — Ah! voilà ce que j'avais prévu, il est marié. — Il ne me le dit pas. — Voyez, le beau mystère. — Je n'en sais pas davantage: ce que je sais, c'est qu'il paraît désirer que

tout ici ait l'air *de l'opulence* ; ce sont ses expressions. Faites brûler des parfums ; que les vases de porcelaine soient remplis de fleurs, et prévenez le cuisinier qu'il soit toujours prêt à servir le repas le plus délicat et le plus excellent. Il faut que l'on tienne aussi des glaces, du café, du chocolat, qu'on puisse prendre en arrivant; il faut ôter les housses des meubles ; qu'il y ait partout des bougies, et qu'elles soient allumées dès la fin du jour. J'oubliais : il faut dire à Fanchette, c'était le nom de la femme de charge, de ne pas s'éloigner. Si c'est une femme qui vient avec M. d'Orgeville, il est essentiel qu'elle trouve quelqu'un pour la déshabiller. Je fis tout arranger devant moi ; la chambre à coucher était magnifique ; les rideaux du lit et la tenture étaient d'un damas bleu céleste

galonné d'or ; tous les meubles en laque et nacre de perles ; des glaces de toute hauteur. L'ancien cabinet de M. d'Orgeville était devenu un charmant boudoir, tapissé d'un pekin, peint fond paille ; le sofa était placé dans une niche entièrement en glace ; une porte-fenêtre donnait dans le jardin.... non loin de l'escalier dont j'ai parlé, et qui descendait de mon cabinet aussi dans le jardin....

Ces préparatifs m'occupèrent une partie du jour. Je ne retournai point dîner à l'hôtel du Nord, et me fis servir un poulet dans mon appartement. Je redescendis dans celui de M. d'Orgeville : il était nuit ; mais les bougies des lustres et les girandoles remplaçaient le jour. Grand feu dans toutes les cheminées, et des gens prêts à exécuter les ordres qu'on aurait à leur donner.

Telle était la maison qui attendait l'être mystérieux qu'annonçait M. d'Orgeville. Je m'assis dans le salon. Je pris un livre ; mais je distinguais à peine les caractères, ma vue était troublée : une inquiétude vague s'était emparé de mon âme. La pendule qui était sur la cheminée sonne six heures. Je me rappelai qu'il y a cinq ans, à la même heure, j'ai quitté Méline pour ne la revoir peut-être jamais ; et un froid mortel courut dans mes veines, lorsque j'entendis des coups de fouet, et presqu'en même temps une voiture entrer dans la cour. Je me lève ; je m'avance sur le perron. Dupont s'empresse à ouvrir la voiture. M. d'Orgeville en descend, et me serrant dans ses bras : Mon ami me voilà, et marié avec une fort belle femme, et encore meilleure ; aidez-là à monter les marches, elle est fatiguée ;

nous avons couru jour et nuit. Je quitte M. d'Orgeville pour offrir ma main à sa femme, qui ne m'a pas à peine aperçu à la clarté des lumières que portaient les valets, qu'elle tombe dans mes bras sans connaissance. Allons, dit M. d'Orgeville, je m'y attendais; elle est d'une extrême délicatesse; il faut la porter sur son lit. Mon cher, soutenez-là; Fanchette, aidez M. de Ternac; prenez garde de lui faire mal; c'est un commencement de grossesse; elle était enceinte de six semaines quand nous sommes partis. Je tenais dans mes bras ce précieux fardeau que son époux me recommande. Mais comment pouvais-je résister aux tumultueux sentimens qui agitaient mon âme; quelle force surnaturelle le Ciel me donna en ce moment pour commander à la doulou-

reuse joie que j'éprouve. C'est Méline que je tiens dans mes bras; c'est Méline : en vain voudrais-je en douter; en vain la pâleur de la mort couvre ses traits, je ne peux les méconnaître ; c'est Méline, mariée à mon bienfaiteur; mariée et mère!..... Je me hâte de la déposer sur son lit, de la laisser aux soins de Fanchette, de son époux. Je sens que je vais me trahir, me perdre, perdre celle que j'adore malgré son parjure.

J'arrive enfin dans cette chambre, dont je n'avais pas présidé les apprêts en croyant que c'était pour elle. Je la pose sur le lit, et m'éloigne comme si la décence ne me permettait pas de rester pendant que Fanchette la déshabille; et passant par le boudoir, je sors par le jardin, gagne l'escalier de mon cabinet, le monte avec la rapidité d'un

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

trait, ouvre ma porte, la referme sur moi, et je me jette sur le plancher. Suis-je donc assez malheureux, m'écriai-je! c'est elle qui a trahi ses sermens; ses remords m'ont déjà vengé! elle n'a pu soutenir ma vue; mais, grand Dieu! n'aura-t-elle pas été abusée par le bruit de ma mort? et n'est-ce pas moi qui suis coupable? d'ailleurs, tout atteste ce qu'elle a souffert : quelle pâleur; elle a perdu l'embonpoint qui ajoutait à ses charmes; mais que ses traits sont beaux. Méline, ne faut-il donc te revoir que pour mourir? mais, que dis-je, te revoir, ne dois-je pas te fuir? Ah! le puis-je? n'est-ce pas apprendre, en te fuyant, à M. d'Orgeville, ce qu'il faut qu'il ignore! n'est-ce pas lui faire connaître la cause de l'évanouissement de Méline! Non, il faut rester; il faut savoir se vaincre.....

Ah ! ce qu'il faut, c'est de vivre près d'elle, de la voir chaque jour, de m'enivrer du bonheur de respirer le même air qu'elle, d'entendre le son de sa voix, de presser quelquefois la robe qui dérobe ses charmes, de baiser la fleur qui aura séché sur son sein, de mourir d'amour, de jalousie, de regret; mais mourir près d'elle.

Je me lève, je me procure de la lumière, je répare le désordre que la violence de mes mouvemens avait causé dans ma toilette; je compose ma physionomie, j'enchaîne mes passions, je brise mon cœur. Tout annonce le calme le plus parfait, et chacun de mes artères bat avec tant de violence, que je crois que c'est en vain que j'entreprends de me commander. Je retombe sur mon lit, je me sens mourir. La voix de M. d'Or-

geville me tire de l'anéantissement où j'étais tombé. — M. de Ternac, venez donc; venez que je vous présente à ma femme. Elle est bien à présent, c'était la fatigue. Il me disait tout cela dehors de ma porte. Je l'ouvre. Venez donc : Me voilà, dis-je, je craignais de gêner madame d'Orgeville.—Non, non ; elle restera dans son lit, nous souperons auprès d'elle.— Je le suis. Que pouvais-je faire dans cette position ? Ma bonne amie, dit l'époux de Méline, voilà M. de Ternac, dont je t'ai tant parlé à Chesi; je veux que tu l'aime comme un frère; quant à lui, je ne le lui recommande pas; cela ira sans dire : n'est-ce pas jeune homme? — Je m'empresserai à mériter les bontés de madame. — Elles vous seront acquises, j'en suis sûr. D'abord, ma chère, il faut que vous sachiez ce

que je ne vous ai pas dit, que c'est ce bon abbé Dervaux qui me l'a donné. — L'abbé Dervaux, dit Méline avec le plus grand étonnement; et où est-il? — A Paris, chanoine de Sainte-Opportune. C'est à Paris qu'il a connu madame de Ternac. Elle lui a parlé de son fils. Il a vu le jeune homme; il a jugé qu'il me conviendrait; il me l'a amené; sa physionomie m'a plu, et depuis cet instant il est avec moi, et chaque jour il m'est devenu plus cher. Je ne le louerai point en sa présence, ce serait l'embarrasser; tu en jugeras. Méline ne répondait pas; mais je voyais tout ce qu'elle souffrait.

On servit le souper. M. d'Orgeville ne put obtenir qu'elle mangeât. Je n'en avais pas plus envie qu'elle; cependant, je m'efforçai à prendre part

au souper; et après avoir servi une aile de faisan à M. d'Orgeville, car il avait l'habitude de me laisser faire les honneurs de sa table, je pris aussi un morceau, que j'aurais voulu faire disparaître sans que l'on s'en aperçut. Je ne pouvais avaler; mon gosier, resserré par une violente contraction, s'y refusait entièrement. Je changeai d'assiette, et successivement à chaque mets, sans y avoir touché; tandis que M. d'Orgeville mangeait avec avidité, ce qui l'empêchait de voir à quel point j'étais troublé. Je craignais la fin du repas; c'était à ce moment où il avait toujours avec moi des épanchemens d'amitié auxquels j'avais toujours péniblement répondu. On juge qu'à cet instant j'y étais encore moins disposé; mais je ne pus les éviter.

Eh bien! Alfred, tu vois que l'homme le plus sage finit toujours par faire une folie, et que des yeux comme ceux de Méline font échouer les plus belles résolutions. Il y a assez long-temps que je suis enchaîné; j'ai fait l'impossible pour briser mes fers, mais je ne l'ai pu. — Qui vous contraignait, monsieur, dit madame d'Orgeville d'une voix faible, à renoncer à votre liberté? — Friponne! qui m'y contraignait? l'excès de ma passion. Conçois-tu, Alfred, que l'on parvienne à plus de cinquante ans sans avoir eu la moindre idée de l'amour, et qu'un enfant vous subjugue, vous ôte entièrement la raison, et devienne l'unique arbitre de votre sort? — Cela serait extraordinaire, si la beauté de madame ne justifiait pas.... — Tu conviens qu'elle est d'une figure re-

marquable? — Eh! monsieur, épargnez-moi de grâce ces éloges qui me sont?... — Désagréables : oui, c'est le mot que madame cherchait ; et ne crois pas, Alfred, que ce soit modestie; Méline sait bien qu'elle est belle, mais c'est qu'elle n'aime pas que je le lui dise? — Vous ou tout autre qui loueront mes faibles attraits, je vous l'ai dit bien des fois, monsieur, loin de me faire plaisir me causeront une véritable peine. — Et tout cela vient, je le sais bien, reprit l'époux de Méline, en soupirant. — Cela est possible.—Oh ! très-possible ; je te conterai cela, Alfred ; tu verras que le bonheur n'est pas chose facile à rencontrer dans le monde. O ma Méline ! si tu pouvais m'aimer comme je t'aime, qui pourrait être aussi heureux que moi ; et il lui prenait la

main, la serrait contre son cœur. Vois comme il bat; vois comme il bat, et c'est pour toi; mais le tien est calme. Jamais je ne vaincrai cette froideur. — Je vous en ai prévénu, monsieur. — Cela est vrai; car ce qui m'attache encore à elle, c'est sa noble franchise; je crois ce que dit Méline, comme si la Divinité avait parlé. — Voilà, dit-elle, un éloge que je reçois avec plaisir; je mets un grand prix à votre estime. Fasse le Ciel, dit-elle, en levant ses yeux vers les demeures célestes, que je ne fasse rien qui puisse altérer ce précieux trésor : oui, mon Dieu, fais-moi plutôt mourir que de cesser d'être digne de l'estime de mon époux; elle joignit ses mains. A cet instant, son regard avait une si touchante expression, que je fus au moment d'unir mes vœux aux siens, et de jurer

de ne jamais tenter de ternir une vertu si pure. Mais pourquoi était-elle mariée à un homme que je voyais bien qu'elle n'aimait pas, qu'elle ne pouvait aimer, quand je ne lui aurais pas inspiré le sentiment qu'il était aisé de voir qui existait encore dans son cœur. Il sembla que Méline, rassurée par ce vœu, devint plus maîtresse d'elle-même : elle se prêta avec un peu plus de complaisance à la conversation, et je vis, pour mon malheur, que les années qui s'étaient écoulées depuis notre fatale séparation, n'avaient fait qu'ajouter de nouvelles qualités à celle qu'elle avait déjà. Son esprit s'était fortifié dans la solitude par l'instruction, et je ne doutai point que M. d'Orgeville qui, d'après ce que j'avais déjà appris de ce triste hymen, s'en occupait depuis près de quatre ans, n'eût

donné à celle dont il espérait faire sa compagne, tous les moyens d'acquérir les connaissances qui ornent l'esprit et forment le cœur.

Après un moment de silence, M. d'Orgeville dit : Méline, vous êtes musicienne, Alfred l'est aussi. — Eh bien ! — Vous ferez de la musique ensemble. — J'y ai renoncé. — Bon, quelle manie. Oh ! je ne veux point que vous négligiez un si grand talent : Alfred, tu l'entendras chanter ; c'est une voix superbe. — Je l'ai perdue. — En vérité, ma chère petite femme, je ne sais ce qui vous passe par la tête ; mais vous vous plaisez, ce soir, à me contrarier. — Je crois, monsieur, qu'il est de mon devoir de me conformer à vos volontés dans toutes les choses importantes ; mais chanter ou ne pas chanter, ne peut être d'obligation. Je

n'aime plus la musique ; dans mon état, elle me fatigue. — Eh bien ! nous attendrons que vous soyez accouchée. Cependant, encore la veille que nous sommes partis, je vous ai entendu chanter cette jolie romance, dont vous avez fait l'air et les paroles. — C'est un essai fort imparfait, et qui ne vaut pas la peine d'être entendu. — Elle est fort agréable, et puisque vous ne voulez pas la chanter, je la donnerai à Alfred ; il la chantera, lui. — Comment oser chanter après madame.... Je m'arrêtai, et sentis que je me trahissais. Je repris, après madame, dont vous dites que la voix est si touchante.

M. d'Orgeville laissa enfin la musique, pour me demander où en étaient les affaires. Le sujet me mettait moins mal à l'aise ; je lui rendis compte de

tout ce que j'avais fait en son absence. Méline, qui était livrée à la plus profonde douleur, et qui désirait d'avoir enfin un moment de liberté, profita du prétexte de l'ennui que les procès causent à une jeune personne, pour paraître assoupie pendant que nous causions. M. d'Orgeville me dit en baissant la voix : elle s'endort, sortons doucement; je vais envoyer Fanchette pour couvrir le feu et allumer la lampe; et marchant sur la pointe du pied, il m'emmena dans le salon, où il me souhaita une bonne nuit. Je vais aussi dormir, me dit-il; demain, il n'y a pas encore de Palais, ainsi tu n'as pas besoin, mon ami, de te faire éveiller; quand tu le seras, tu viendras dans mon cabinet, je veux te conter toutes les circonstances de mon mariage; je ne puis encore savoir s'il

me rendra heureux ou malheureux, comme je te l'écrivais la dernière fois. — Peut-on être malheureux quand on possède ce qu'on aime ? — Posséder, c'est bien ; mais qu'est-ce que cette possession, quand le cœur n'est point de la partie ? J'espère, cependant, à force de soins, de tendresse, d'égards, l'amener à avoir au moins pour moi un tendre attachement ; car de l'amour, je ne m'en flatte pas. Adieu, Alfred, à demain, avant qu'il soit jour chez madame d'Orgeville. Et enfin, il me laissa libre de me retirer.

CHAPITRE XLIII.

Renfermé chez moi, je pus enfin réunir toutes les différentes sensations que j'éprouvais depuis quelques heures, et qui toutes ne me faisaient que trop sentir que je ne pouvais rester chez M. d'Orgeville. Elle m'aime encore, me disais-je.... elle m'aime, je ne puis en douter; et moi, prendrais-je le change, et ne dois-je pas reconnaître toute la puissance de l'amour dans l'agitation cruelle où la vue de Méline m'a jeté. Il faut partir, Alfred; l'honneur t'en fait une loi; tu ne peux rester près de la femme de ton bienfaiteur sans y manquer. Méline, la femme de M. d'Orgeville : ah ! je ne

puis croire qu'elle ait pu à ce point se sacrifier à la volonté de son père ! Pauvre Méline ! tu m'aimes, et tu es unie à un homme qui a trois fois ton âge, que tu n'aimes pas, et c'est moi qui en suis cause.... Mais il faut que je sache qui a pu déterminer son père à cet acte de barbarie. M. d'Orgeville ne me déguisera aucune circonstance, et alors je me conduirai d'après ce que je saurai ; si elle ne m'aime plus, et que la surprise seule ait causé sa vive émotion, je pourrai rester sans danger ; et employant tous mes soins à me guérir d'une trop fatale passion, elle me conservera peut-être de l'amitié. Ah ! quelle serait douce ! Moi, me trouver heureux près de Méline, si elle n'avait plus pour moi un sentiment de préférence.... Je pourrais entendre son époux se vanter à moi de

son bonheur ? Non, jamais, jamais je ne pourrais y résister. M. d'Orgeville, que vous soyez heureux ou malheureux, je pars : j'irai trouver l'abbé ; il me cachera chez lui jusqu'à ce que je parte pour l'Inde. Que ferais-je à Paris, même en France ? Méline est mariée ; elle m'aime ; puis-je le désirer ? ne dois-je pas plutôt vouloir que le calme se rétablisse dans son âme ? Non, je ne veux pas souffrir seul.... Méline ! ô ma chère Méline ! pardonnes au désordre de mes pensées ; c'est moi qui me suis perdu ; je n'ai pu croire que le bruit de ma mort irait jusqu'à toi.... Et qui me dit qu'elle en a été instruite ? L'effroi que ma présence lui a causé est bien moins l'effet d'une crainte superstitieuse, que la peine qu'elle a ressentie en voyant l'amant qu'elle avait trahi. Elle me

croyait encore dans l'Inde; elle se flattait peut-être que je n'en reviendrait pas; qu'alors personne ne lui reprocherait son infidélité. Mais, qui me dit que si elle avait su que j'étais en France, qu'elle n'en eût pas moins cédé à la volonté de son père; peut-être à son sentiment pour M. d'Orgeville.... Si cela était, si elle avait pu cesser de m'aimer, et que je parvinsse à en avoir la preuve, il n'est aucun excès auquel je ne me portasse. Tremble, Méline, si tu as volontairement trahi tes sermens, si la soif de l'or a détruit dans ton cœur ta vertu; tremble, te dis-je, pour toi, pour ton époux.... ô Ciel ! qu'ai-je dit ? pardonne ô mon Dieu ! les passions peuvent donc nous conduire au crime. En vain oserait-on les alléguer comme excuse; je sens qu'elle n'est point re-

cévable au tribunal de la conscience, et l'homme qui voit un abîme sous ses pieds, est libre de n'y pas tomber. Je viens de mesurer celui où la jalousie pouvait m'entraîner : je finirai dès que je serai certain que Méline m'a sacrifié au repos, à l'amour de l'argent; mais je ne tremperai point mes mains dans le sang de mon bienfaiteur, de l'homme qui m'a recueilli dans ma misère, qui m'a traité comme un fils. Non, je détruirai encore moins le chef-d'œuvre de la nature par un lâche assassinat. Non, Méline, ne crains rien, tu seras toujours pour ton malheureux amant un objet sacré. Réconcilié avec moi-même, je cherchai le repos; et quelques heures d'un sommeil tranquille calmèrent assez mon sang, pour que je pusse passer

dans le cabinet de M. d'Orgeville, et y écouter, avec l'apparence du simple intérêt de l'amitié, la relation exacte de tous les événemens qui ont précédé son mariage.

CHAPITRE XLIV.

Il était déjà devant son bureau, et rangeait les papiers qu'il avait apportés avec lui. — Bonjour, mon cher, la curiosité t'a donc réveillé, car il est à peine sept heures. — Ce n'est point la curiosité, monsieur, mais l'empressement de me rendre à vos ordres. — Dis à ma prière. Je voudrais bien, mon cher Alfred, que tu n'eus pas toujours avec moi ce ton de cérémonie qui me tourmente, parce qu'elle me prouve que tu n'as que des égards pour moi, et nulle amitié. — Je serais alors le plus grand des ingrats; mais je puis avoir pour vous, monsieur, un sincère attachement,

et ne pas moins garder avec vous le ton respectueux que je dois avoir pour un magistrat qui joint à une naissance distinguée, les qualités les plus rares. — Un peu moins de respect, jeune homme, et plus d'amitié. C'est un sort qui me poursuit: personne n'a une âme plus ardente que la mienne; j'aime avec une extrême vivacité, et nul ne répond à mon cœur; mais laissons cela; je ne t'ai pas prié de venir pour te faire des reproches, mais pour te raconter tout ce que j'ai souffert depuis que j'ai eu l'imprudence de croire que je pourrais être aimé.

Tu m'as quelquefois entendu parler de madame de Montigny, cette vieille parente que j'avais à Bordeaux. J'ai fait dans ce port cinq à six voyages sans avoir la moindre relation avec madame d'Erlac, lorsque cette dame,

qui était fort connue de madame de Montigny, eut un procès au parlement de Paris. Elle avait entendu parler de moi à l'abbé Dervaux, qui connaissait l'abbé Lebrun, l'ami, le conseil de la Marquise. Je ne sais pas s'il t'a dit, ce bon abbé Dervaux, qu'il a été précepteur du fils de M. de Moncy, receveur général de Bordeaux, qui a éprouvé les plus grands malheurs ; mais il y a cinq à six ans que c'était un des hommes le plus opulent de cette ville. Madame de Moncy, que l'on m'a dit être fille d'un gentilhomme, voulut que son fils entrât au service, et fût le premier de sa race. On s'étaya de la protection de madame d'Erlac, qui était la meilleure amie de la mère de madame de Moncy. La Marquise élevait une jeune personne charmante : c'était Méline, je l'avais vue ;

et quoiqu'elle n'eût alors que quatorze ans, je jugeai qu'elle serait d'une rare beauté, et de ce moment je reçus le trait qui a décidé du reste de ma vie; mais je me gardai bien de me déclarer. Je savais que Méline était sans fortune, et je n'imaginais pas qu'on pût penser à la marier. Je remis donc à un autre voyage à la demander à son père, comme je t'ai dit, pauvre gentillâtre, vivant dans son castel avec une demi-douzaine d'enfans. Cependant l'image de Méline me poursuivait, et je sentais que si elle acceptait ma main, j'abjurerais pour elle le serment que j'avais fait de ne pas me marier.

Un an se passa ainsi; j'attendais les vacances avec autant d'impatience qu'un écolier. Je me rendis à Erlac. J'étais décidé à faire la demande; mais,

en arrivant, j'appris de madame d'Erlac elle-même, que sa nièce était promise au jeune de Moucy qui, grâce au crédit que la Marquise avait auprès du Maréchal, allait être enseigne au régiment des Gardes-françaises. La foudre tombant à mes pieds m'eût causé une surprise moins cruelle. Cependant, quand je fus rentré dans mon appartement, je réfléchis sur un mot de la Marquise : Au surplus, m'avait-elle dit, le mariage ne se fera que dans quatre ans ; s'il y avait d'ici-là quelque chose qui ne me convînt pas, soit dans la conduite du jeune homme ou dans celle des parens, il n'y aurait rien de fait. Dans quatre années, il y a bien des événemens qui peuvent arriver, et si le mariage manque, je serai toujours à même de me déclarer. Je pris donc la résolution de ne point laisser

entrevoir mes sentimens; je les renfermai au fond de mon cœur, et je me contentai d'en accroître la vivacité, en puisant dans les yeux de Méline de nouveaux feux qui, chaque jour, devenaient plus ardens en proportion de ce qu'ils étaient plus concentrés. Je quittai Bordeaux avec la résolution d'attendre et de suivre, avec une extrême attention, toutes les actions de celle qu'un secret instinct me faisait penser qu'elle serait un jour ma compagne. Je la vis à Paris, dans un voyage qu'elle fit avec sa mère, sans qu'elle s'en doutât. Je savais les jours où elle allait au bal, au spectacle; et je la voyais toujours plus belle, aussi modeste et aussi retenue que je l'avais connue chez sa vieille tante. Celle-ci avait voulu que sa nièce eût une somme assez considérable à

sa disposition, afin qu'elle s'accoutumât à connaître le prix de l'argent. J'avais trouvé le moyen de faire placer auprès de madame d'Érigny une femme dont j'étais sûr ; et j'appris par elle, avec un extrême plaisir, que Méline économisait sur ses parures pour trouver le moyen d'être utile aux infortunés, et que souvent elle la chargeait de porter à de pauvres ménages ce que tant d'autres personnes de son âge eussent donné à leurs marchandes de modes.

Au milieu des plaisirs dont ses jours étaient marqués, je fus instruit, non sans une sensible douleur, d'un événement qui serait trop long à vous raconter, mais qui sembla anéantir pour jamais mes espérances. Cependant, la ruine totale de M. de Moncy, le départ de son fils pour les grandes

Indes, écartèrent toute autre pensée; l'amour me fit voir comme possible, ce que j'avais depuis si long-temps regardé comme ne devant avoir aucun succès. Je m'informai avec soin, par mon espion, de ce qu'elle avait entendu dire de l'étonnante aventure qui m'avait donné tant d'inquiétudes. Le compte qu'elle me rendit me tranquillisa entièrement; et sûr qu'Alfred (car ce qui est assez extraordinaire, il portait le même nom que vous) était parti pour l'Inde; que les parens de Méline rompaient sans retour son mariage, et que l'on présumait que ce jeune homme se fixerait à Pondichéri, je ne perdis pas de temps. Aussitôt que les devoirs de ma charge me le permirent, je partis pour Bordeaux, où je comptais trouver M. et madame d'Érigny. Inutilement je le

désirais; la mère de Méline était morte de chagrin, à la suite d'une scène qu'elle avait eue avec son mari; celui-ci, redoutant les bruits calomnieux que des ennemis secrets avaient fait répandre sur Méline, ne voulut pas rester dans sa province; vendit son habitation pour en acquérir une près de Beauvais, où il se transporta avec Méline et ceux de ses enfans qui étaient chez lui. Je ne sus cette dernière circonstance que par la marquise d'Erlac; car M. d'Érigny n'avait dit à personne, dans Bordeaux, le nom du pays où il avait fixé son habitation; et la Marquise ne me l'apprit qu'après qu'elle eut été instruite de mes desseins. Elle entra, avec une grande vivacité, dans le projet d'unir ma destinée à celle de Méline, qu'elle ne pardonnait pas à son

père de lui avoir ôté sans aucune raison ; car elle avait ignoré le sujet de querelle de son neveu avec sa femme ; je me gardai bien de lui en parler.

Madame d'Erlac me donna une lettre pour son neveu ; et traversant la France avec toute la vivacité de l'amour, j'arrivai à Beauvais, et me fis conduire au village de Play. Ma voiture arrêta près d'une maison d'assez peu d'apparence, qu'on m'avait dit être celle de M. d'Érigny. J'y entrai, et demandai à une jeune servante le père de Méline, et elle me conduisit dans la pièce où il était : il parut très-surpris de ma visite. Pour ne pas lui donner le temps de me témoigner son étonnement, je tirai de mon portefeuille la lettre de madame d'Erlac, que je le priai d'ouvrir. Il le fit, après m'avoir engagé à m'as-

scoir. L'ayant parcourue, il me dit: En vérité, monsieur, je ne m'attendais pas qu'on pût se souvenir de moi et de ma famille : vous voyez où nous en sommes réduits. A Blari, je conservais les dehors, et je cachais avec soin ma pauvreté; ici, au contraire, on ne sait pas même que je suis gentilhomme d'après cela, comment croire que vous vouliez être mon gendre? — Et qui m'en empêcherait? Méline a-t-elle moins les charmes qui m'ont séduit? Devenez mon père? permettez que ma fortune soit la vôtre? — Vous vous trompez excessivement, monsieur, si vous imaginez que le plus léger intérêt personnel puisse déterminer en rien ma résolution. Je ne crois pas devoir refuser pour ma fille ce que la fortune lui offre; mais ce mariage ne peut avoir,

pour moi et ses frères et sœurs, que l'avantage de vous être alliés : du reste, je ne changerai en rien ma manière d'être.—Qu'à cela ne tienne, monsieur, je ne contrarierai plus vos vues; mais puis-je espérer la main de mademoiselle votre fille ? — Je vous la donne, monsieur, c'est une chose faite. Je crois bien qu'elle fera d'abord quelque difficulté, parce que ma femme et madame d'Erlac elle-même l'avaient laissé s'amouracher d'un certain M. de Moncy qui, alors était riche, et qui, avant le temps que j'avais fixé pour le mariage, est devenu aussi pauvre et peut-être plus que moi : alors j'ai déclaré qu'il ne serait pas mon gendre.

Méline a beaucoup pleuré; je n'y ai seulement pas pris garde; elle va peut-être faire quelques simagrées. Nous la laisserons dire; nous n'en irons

pas moins en avant, et, au pied de l'autel, il faudra qu'elle obéisse; car elle sait bien qu'on ne me résiste pas impunément. — Mais, monsieur, si elle aime encore M. de Moncy? — Et que m'importe! — Il m'importe beaucoup à moi. — Quoi? — Que l'on fait le malheur de ce que l'on aime. — Son malheur! en quoi? je vous demande. N'êtes-vous pas d'une des premières maisons de robe? Vous avez de grands biens, une réputation intacte, une considération personnelle; enfin, vous me convenez, et je voudrais bien savoir que chez moi on osât avoir une volonté. — Monsieur, n'employez pas votre autorité, je tâcherai de plaire. — Vous n'y réussirez pas; elle est prévenue contre tout ce qui n'est pas ce godelureau de Moncy; mais cela se passera quand elle sera votre femme.

— Et si cela ne se passe pas? — Elle renfermera dans son cœur un sentiment que l'honneur désapprouverait; et si elle était capable... elle ne périrait que de ma main.

Je l'assurai que je ne doutais en rien de la vertu de mademoiselle d'Érigny, que ce n'était pas le sujet de mes craintes; la seule pensée que Méline ne ferait qu'obéir, empoisonnerait toute ma félicité. — Eh bien! comme il vous plaira. Je vous engage, alors, à vous reposer cette nuit, et à repartir demain matin; car, pour croire que Méline acceptera volontairement, vous vous tromperiez infiniment: soyons de bon compte, il faut se rendre justice à nos âges. Nous ne pouvons pas lutter avec avantage lorsque nous avons pour rival un homme de vingt ans, d'une figure charmante, et ayant toutes les

grâces de la jeunesse. Ce qu'il disait, je le pensais, et n'en étais que plus infortuné. — Me permettrez-vous, au moins, monsieur, d'essayer sur le cœur de Méline ce que pourra lui faire éprouver l'aveu de l'amour le plus abandonné. — Si elle n'aimait pas, elle en rirait. Aimant, comme elle aime cet Alfred, elle n'éprouvera qu'un sentiment d'effroi, en sachant que je lui ordonnerai de vous épouser, et qu'il faudra bien que cela soit. Ainsi, autant vaut ne point s'adresser à elle, et vous reposer entièrement sur ma puissance. — Je ne puis m'y résoudre; tout ce que je vous demande, c'est de recevoir ma parole en échange de la vôtre; du reste, j'attendrai autant qu'il faudra. Je vous prie seulement que, regardant dès ce moment Méline comme ma compagne, je puisse lui

procurer tout ce qui peut rendre agréable cette profonde solitude. — Je ne souffrirai pas qu'avant d'être son époux, vous fissiez rien pour elle. — Refuserez-vous votre tante, qui m'a chargé de vous prier d'accepter ce que contient ce portefeuille. — Je ne vois pas dans la lettre de ma tante ce que vous me dites-là. — Pardonnez-moi, relisez le postcript. — J'ai chargé M. d'Orgeville de vous expliquer mes intentions, et de vous remettre tout ce qui sera nécessaire. — Ce n'était pas là ce que cela voulait dire, cela n'avait de rapport qu'aux frais de nôces, mais comme j'étais sûr que madame d'Erlac ne me dédirai pas, je ne balançai point à donner cette explication à sa lettre. — Je vous crois, me dit-il, car vous n'auriez pas d'intérêt à me tromper,

puisque je le saurais en écrivant à la Marquise.

Il prit le portefeuille, qui contenait 10,000 francs, puis il appela le plus jeune de ses fils, et lui dit d'aller chercher Méline.

J'attendais avec une impatience extrême l'arrivée des deux sœurs ; bientôt je les vis paraître : elles entrèrent chez leur père, et lui demandèrent ce qu'il désirait. — Peu de chose. D'abord, votre tante qui a su, je ne sais trop comment, que vous étiez obligée de négliger vos talens pour les soins du ménage, m'envoie 10,000 francs ; je vais prendre une femme de plus, qui vous remplacera ; mais vous n'en présiderez pas moins, comme votre pauvre mère, à tout ce qui se fera dans la maison, c'est-à-dire, Aurore, car pour Méline, je la marie. — Moi, mon père ?

CABINET DE LECTURE

— Vous, mademoiselle, reprit-il d'un ton qui me fit trembler. — Vous-même; M. Dorgeville vient de vous demander en mariage : j'y ai consenti et c'est une affaire faite. Méline jeta sur moi un regard suppliant qui me déchira le cœur. Je vous entends, mademoiselle, M. votre père ne m'a pas laissé le temps de vous assurer que je ne veux vous appartenir qu'autant que vous y consentirez librement. — Ah! monsieur, quelle reconnaissance! vous saurez.... — Monsieur n'a rien à savoir; je veux que vous l'épousiez, je le veux, cela sera. — Si mademoiselle y consent.... — Le pourrai-je? Ne suis je pas liée par le plus respectable des sermens? N'est-ce pas aux pieds des autels que j'ai promis d'épouser Alfred; et comment, lorsqu'il existe, pourrais-je y manquer? —

Tout cela sont de véritables enfantillages ; votre tante a cru donner de l'importance à ce qui n'en a point. Il n'y a d'engagement réel que le mariage, les promesses ne signifient rien ; et tous les jours on voit des oppositions faites à pareils sermens dont on ne tient aucun compte ; et M. de Moncy l'a tellement pensé, qu'il est parti pour Pondichéri, d'où il ne reviendra pas. — Il n'en reviendra pas, reprit Méline d'une voix tremblante, et mon frère ne reviendrait donc pas non plus? — Votre frère, c'est différent ; l'honneur ne l'oblige pas à cacher son existence. Ému de colère en entendant ces mots, il me semble, dis-je à M. d'Orgeville, que l'honneur n'obligeait point M. de Moncy à s'éloigner de sa Patrie : il était ruiné, mais on avait tout payé. — C'est ce que Mé-

line répondit à son père avec une noble fierté. Je vis avec plaisir que, pour défendre la probité de celui qu'elle aimait, elle trouvait une fermeté dont on ne l'aurait pas cru susceptible; et tout opposée que cette vertu fût à mes sentimens, je n'en sentis pas moins redoubler mon estime pour elle. — Tout cela ne signifie rien; il faut épouser monsieur dans huit jours, ou vous rendre, avec Aurore, à la maison des Ursulines de Beauvais et y prendre de suite l'habit. — Pourquoi, mon père? — Pourquoi? parce que je le veux. Je vous trouve bien impertinente d'oser m'interroger : sortez, mademoiselle, et rendez grâces à M. d'Orgeville si.... — Mon Dieu! monsieur, je vous supplie de révoquer cet ordre; je vous ai demandé la main de Méline, j'y attache le plus grand

prix ; mais jamais je ne consentirai à la rendre malheureuse, et j'attendrai que je puisse parvenir à la toucher. — Jamais, monsieur : séparée de celui auquel je suis promise, jamais je ne prendrai d'autres engagemens. — Eh bien ! mademoiselle, je jure en face du Ciel que je ne réitérerai pas la demande que j'ai faite à M. votre père, que M. de Moncy ne soit revenu de Pondichéri ; à cette époque, s'il avait changé de sentimens, s'il avait trahi ses sermens, j'ose espérer que vous me permettrez alors de prétendre à votre main. — Je puis, monsieur, sans aucun danger, vous promettre à cette condition d'accepter vos offres, car jamais Alfred ne changera. — N'importe, nous voilà d'accord, et j'espère que M. d'Érigny déridera un peu ce front sévère, qui me fait peur

maintenant que je ne suis pas son gendre : que sera-ce donc quand je le serai? Oublions tout ce que nous avons dit pour nous en tenir à cela seul, que je ne vous parlerai de mon amour qu'au retour de M. de Moncy. — Voilà un singulier arrangement, dit M. d'Erigny; il vous convient? quant à moi, il m'est indifférent; mais j'en suis fâché pour Aurore, qu'Auguste a demandée aussi en mariage; mais elle ne sera pas mariée que sa sœur ne le soit. Je ne suis pas pressée, dit la charmante Aurore; je me trouve très-bien avec ma sœur, et je n'ai nullement le désir de me séparer d'elle. Méline parut reconnaissante de la forme que j'avais donnée à cette affaire, et le reste de la journée se passa très-agréablement.

Il fut convenu que je ferais venir de

Paris, sur le compte de madame d'Erlac, un piano, des crayons, des livres choisis, des couleurs, des métiers à broder et de modestes parures; et quatre jours après, tout était à Play, dont je parvins à faire une maison supportable, où ces demoiselles eurent un fort joli appartement.

Aurore était enchantée du changement que mon arrivée avait amené dans leur existence; je vis que, quoiqu'elle aimât Auguste, son caractère doux et paisible lui ferait attendre patiemment que son père voulût la marier. Pour Méline, tout annonçait en elle l'amour le plus tendre : on ne pouvait nommer M. de Moncy qu'elle ne changeât de couleur; elle cherchait la solitude, et ne se prêtait qu'avec peine aux amusemens que je m'empressais à lui procurer, et dont Au-

rore prenait fort bien sa part. J'avais annoncé que je passerais les vacances à Play; et si j'avais pu me faire illusion et me croire aimé, c'eût été le plus beau temps de ma vie; mais quand je pensais que M. de Moncy reviendrait, qu'il aurait réparé sa fortune, qu'il sommerait M. d'Erigny de sa parole, j'éprouvais une douleur que je ne puis exprimer.

Cependant Méline se conduisait avec moi d'une manière qui, quelquefois, me donnait l'espérance de vaincre sa froideur à mon égard; mais quand, enhardi par quelque marque de bienveillance, j'osais lui dire : Il ne tiendrait qu'à vous que je fusse le plus heureux des hommes, elle me répondait : Vous vous êtes engagé, monsieur, de ne point me parler mariage avant le retour de M. de Moncy, je

vous en ai eu la plus grande obligation; voulez-vous diminuer ma reconnaissance en manquant à votre parole. Alors, j'étais forcé de me taire pour qu'elle reprît avec moi le ton de l'amitié, qui, faute d'amour, me faisait le plus grand plaisir.

Les deux mois que je passai à Play s'écoulèrent avec une extrême rapidité. Quand il fallut partir, je sentis mon cœur se briser: il ne me restait qu'une satisfaction; c'était d'avoir adouci le sort de ces deux aimables personnes. J'avais prévenu madame d'Erlac que je m'étais servi de son nom pour obtenir du père ce que je désirais; elle m'en remercia beaucoup, et dit que nous compterions lorsque je la reverrais; et, en effet, avant de mourir, elle m'a forcé de recevoir ce que j'avais dépensé pour

la satisfaction de sa nièce. J'eus beau m'y opposer, il fallut obéir : cet argent a servi à relever des familles malheureuses des environs de Play. Tu sais à présent comment se passa le premier voyage que j'y fis : trois autres n'eurent pas plus de succès. Il me reste à te raconter les circonstances qui ont enfin amené mon mariage avec Méline ; mais l'heure s'avance, remettons à demain la fin de ce récit. Je vais passer chez elle : c'est toujours, le croiras-tu, avec la crainte de lui déplaire.... Mon ami, je ne suis pas heureux.

CHAPITRE XLV.

Quel que fût le désir que j'avais de savoir la suite des événemens qui ont amené pour moi la plus triste catastrophe, je ne fus pas fâché que M. d'Orgeville en interrompit la narration ; car je ne me sentais plus la force de résister aux différentes impressions qu'il me faisait éprouver. Je me retirai donc dès qu'il me fut permis, et je remontai chez moi; mais, sentant que si je réfléchissais seul sur ma position, j'avais tout à craindre que ma raison ne s'aliénât entièrement, je profitai de ce qui m'en restait encore pour me rendre chez l'abbé Dervaux : lui seul pouvait me donner un sage conseil, et adoucir

ma douleur. Ce n'était point de ma mère que je pouvais attendre les ressources dont j'avais besoin. Sa vive tendresse pour moi ne connaissait, ne désirait que mon bonheur au dépens de tout ; car l'amour maternel est aussi une passion dont l'excès n'est pas moins redoutable que tout autre. Je fus obligé de prendre une voiture pour me rendre chez l'abbé : j'étais anéanti comme à la suite de la plus violente maladie. Il n'y avait pas vingt-quatre heures que j'étais instruit de mon malheur, et déjà j'étais aussi changé que s'il y avait eu six mois que je souffrisse. Quand l'abbé me vit entrer dans son cabinet, ma pâleur le surprit tellement, qu'il me demanda, avec la plus vive inquiétude, des nouvelles de ma mère, dont il croyait que je venais lui annoncer la maladie. — Elle se

porte bien, du moins je le crois; je ne l'ai point vue aujourd'hui, ce n'est point d'elle dont je vais vous entretenir. — De qui donc? — De Méline; de Méline mariée, et mariée à M. d'Orgeville. — Et comme si cet aveu eût achevé de briser les ressorts de ma machine, épuisée par la douleur, je tombai sans connaissance dans les bras de l'abbé, qui, craignant qu'au moment où je reprendrais le sentiment, je ne trahisse mon secret, ne voulut appeller personne. Il m'attira avec grand'peine auprès de son lit, où il parvint à m'étendre, me faisant respirer de l'eau de la reine de Hongrie; je rouvris les yeux, et les fixant sur mon digne instituteur: Mon ami, lui dis-je (en versant des larmes c'étaient les premières qui coulaient de mes yeux), concevez-vous toute l'étendue

de mon malheur ? Méline, mariée à M. d'Orgeville sans que je puisse l'accuser ; car il paraît certain que le bruit seul de ma mort l'a fait céder aux ordres de son père : d'ailleurs, je ne puis douter qu'elle m'aime encore, même d'après le récit de M. d'Orgeville. Et je lui rendis mot à mot tout ce que l'époux de Méline m'avait dit. Je me tus, et l'abbé gardait aussi le plus profond silence ; enfin, il le rompit en ces mots :

Si je ne vous connaissais pas, mon cher Alfred, capable de courage et de résignation, je regarderais la position où vous vous trouvez comme infiniment malheureuse. Mais, vous pouvez éviter les maux qui vous menacent, vous et l'infortunée Méline, en vous éloignant d'elle ; et comme les passions nous trompent et nous sé-

duisent sans cesse, il faut opposer une barrière insurmontable entre Méline et vous, par un aveu sincère à M. d'Orville, qui vous en estimera davantage, et s'occupera des moyens de vous placer avantageusement en province. Il est certain qu'il n'a encore aucune raison de se plaindre, ni de vous ni de Méline; il ne vous a point parlé de ses projets : ce n'est pas pour le tromper que vous avez pris un autre nom. Mais, passé aujourd'hui, vous êtes coupable : car il est sûr que vous ne lui taisez à présent qui vous êtes, que pour rester auprès de Méline ; et quel peut être le but de ce mystère, sinon de trahir votre bienfaiteur? D'ailleurs, avez-vous réfléchi que la première personne de la famille de madame d'Orgeville qui viendra chez elle, vous reconnaîtra, vous nom-

mera à ce magistrat, qui ne verra alors dans votre conduite qu'une insigne fourberie; et s'il pense que sa femme est votre complice, où s'arrêteraient les soupçons ? Alfred ! au nom de votre malheureux père, fuyez quand il en est encore temps; mais fuyez avec l'impossibilité de vous rapprocher jamais. Qui sait si le Ciel ne prendra pas soin de votre bonheur, bien mieux que vous même!

Suivant l'ordre de la nature, vous, ainsi que Méline, devez survivre un grand nombre d'années à M. d'Orgeville; mais si, avant cette époque, qui est encore éloignée, vous avez perdu Méline, si vous étiez cause de la mort de son époux par le chagrin qu'il aurait conçu de l'infidélité réelle ou supposée de sa femme, comment pouvez-vous prétendre à le remplacer?

et l'assassin de M. d'Orgeville deviendrait-il l'époux de sa veuve ? De tout ce que m'avait dit l'abbé Dervaux, rien ne m'avait paru plus capable de m'engager à suivre ses conseils que cet espoir. Cependant, m'éloigner de Méline et me nommer à son époux me paraissait impossible. — Je ne puis me résoudre, mon cher abbé, à ce que vous exigez de moi. Je puis quitter la maison de M. d'Orgeville, sous le prétexte que ma mère désire que je me réunisse à elle; alors, j'éviterai les regards des parens de Méline; je suivrai M. d'Orgeville au Palais, et je n'aurai aucun rapport avec sa société. Je verrai Méline quelquefois; je ne lui parlerai point, mais je lirai dans ses yeux qu'elle m'aime. — D'autres aussi, mon ami, verront cette intelligence entre vous, en préviendront

M. d'Orgeville ; alors, plus de repos; vous serez banni de la société ; et Méline que deviendra-t-elle ? Vous ne savez pas ce que peut contre sa femme un mari jaloux. Ah ! ne vous exposez pas à des remords.... Mon ami, c'est le plus grand de tous les maux ; c'est le seul qu'un homme honnête ne peut supporter. Une voix secrète me disait, que ce que me conseillait M. Dervaux, était la seule chose raisonnable ; la seule qui sauvait Méline, et me conservait un appui, un protecteur, un ami dans la personne de son mari. Mais la passion qui faisait bouillonner mon sang, ne me laissait pas la liberté de me décider à suivre les conseils de l'abbé, et sans lui rien promettre de positif, je l'assurai que je réfléchirais sérieusement sur le parti qu'il m'avait proposé. — On ne com-

pose pas avec l'honneur, mon ami; et quelque peu de temps que vous preniez pour faire vos réflexions, il sera toujours trop long, car une minute suffit pour perdre Méline. — Encore faut-il que je consulte ma mère. — Et ne sait-on pas qu'elle n'a d'autres volontés que les vôtres ? Ce n'est pas à moi qui vous ai élevé, qui ai été témoin de sa faiblesse pour vous, que l'on peut faire croire que vous avez besoin de madame de Moncy pour vous décider à un parti ou à un autre. Celui que vous prendrez, mon ami, lui paraîtra toujours le meilleur. Quel que soit le pays où vous vous fixerez, ce sera toujours celui où elle se trouvera heureuse, parce qu'elle y sera près de vous. Allez trouver M. d'Orgeville; rendez-le dépositaire de votre

fatal secret ; il n'en abusera point, et son estime pour vous vous dédommagera de ce que vous croirez perdre. — Ah ! mon cher, qu'il est aisé de voir que vous n'avez jamais aimé ; qui peut être mis en comparaison avec le bonheur de voir à chaque instant ce qu'on aime, de lire dans ses yeux que l'on est aimé. Non, je ne mettrai point une barrière insurmontable entre Méline et moi ; je m'éloignerai, mais je veux conserver la possibilité de la voir, de venir chez elle si elle était malade. Pourquoi aurai-je plus à craindre d'être reconnu pendant un mois ou deux que je resterais chez M. d'Orgeville, temps nécessaire pour donner à ma retraite une sorte de probabilité, que je ne l'ai été pendant près d'un an ? — Vous ne voulez donc pas voir que né-

cessairement tous les parens de Méline viendraient chez elle, et qui, tous, vous connaissent pour M. de Moncy. —Auguste est en Amérique, sa sœur est avec son vieux mari, qui commande à Brest. M. d'Érigny ne quittera pas exprès Play pour venir à Paris, qu'il déteste, afin de me reconnaître. Le jeune frère de Méline est au séminaire, ses petites sœurs à Saint-Cyr, et sûrement je n'irai pas les y chercher. La société de M. d'Orgeville n'est pas celle où j'étais il y a cinq ans. — Et qui vous dira que la Marquise ne sera pas ramenée à Paris par un événement quelconque, par une fantaisie, par le désir de nuire à Méline; car il n'y a aucun doute que c'est elle qui a fait répandre, à Bordeaux, les bruits calomnieux contre

madame d'Orgeville, j'en ai la certitude par un de mes amis.

Trop de prévoyance entraine trop de soins. R.

Je ne puis m'arracher à Méline dans ce moment. — En serez-vous plus maître quand vous l'aurez vue chaque jour; quand votre passion prendra de nouvelles forces; quand l'habitude accroîtra votre sécurité? Ne remettez jamais au lendemain ce que la vertu vous commande aujourd'hui: rappelez-vous cette pensée d'un ancien, que le frère du grand Corneille exprime dans ces vers:

Opposez-vous au mal avant qu'il s'enracine;
S'il séjourne, il rend vain l'art de la médecine.

— Mais faut-il porter le renoncement à ses plus chères affections jusqu'à l'héroïsme? Faut-il mourir?... — Oui,

mon ami, plutôt que de se préparer une vie malheureuse ; et en est-il une plus triste que celle de l'homme qui s'accuse des maux où ses passions l'ont entraîné? Mon cher Alfred, croyez-en votre vieil ami, celui qui vous aime plus que lui-même, qui donnerait sa vie pour rendre la vôtre heureuse; et il me serrait dans ses bras, confondant ses larmes avec les miennes. Je sentais qu'il avait raison, que c'était le seul parti qu'il y eût à prendre; j'hésitais, j'allais peut-être céder, quand nous entendîmes quelqu'un dans l'antichambre. J'étais si troublé, que mon premier soin fut de me retirer dans une petite pièce qui tenait au cabinet de l'abbé. Celui-ci alla ouvrir à la personne qui frappait doucement ; c'était M. d'Orgeville... Le son de sa voix me fit tressaillir. Je craignais que

l'abbé, par excès de zèle, ne trahit mon secret : c'était lui faire injure; mais dans ma situation, tout me troublait... J'entendis sans vouloir écouter, car une cloison très-mince nous séparait, la conversation des deux hommes à qui j'avais les plus grandes obligations.

CHAPITRE XLVI.

Eh bien! mon cher abbé, me voilà de retour. — C'est ce que m'a dit Alfred, qui sort d'ici. — Ainsi, vous savez, mon ami, que je suis marié. — Oui; il me l'a dit. — Et vous a-t-il nommé celle qui est ma compagne? — Mademoiselle d'Erigny. — Oui, mon ami, la belle, la sage, la modeste Méline; celle que je n'ai pu voir sans en devenir éperdument amoureux; depuis quatre ans, je ne suis occupé que de faire cette folie: car je conviens que c'en est une grande à mon âge, d'épouser une jeune personne de dix-neuf ans, d'une figure remarquable, et qui, de plus, comme

vous savez, a aimé un jeune homme aimable. Mais ce qui vous paraîtra bizarre, c'est précisément l'amour qu'elle a eu et qu'elle a encore pour M. de Moncy, qui me tranquillise. Cette passion la garantit de toute autre; et comme je ne prétends qu'à son amitié, son amant mort, il m'est utile qu'elle lui conserve un religieux souvenir qui la préserve de tout autre attachement; aussi je me suis bien gardé de lui faire demander par son père les lettres et le portrait du mort, parce que j'aime bien mieux qu'elle considère ses traits, qu'elle lise les expressions brûlantes de son amour, que de s'occuper, même faiblement, des hommages qu'on lui rend sans cesse, et qu'elle rejette avec une indifférence dont je ne suis pas la cause, il est vrai, mais qui n'en est pas moins la

sauve-garde de ce que nous autres, pauvres maris, appelons notre honneur. Du reste, elle est du caractère le plus égal, d'une douceur, d'une complaisance parfaite; je ne lui ai encore vu de l'humeur qu'hier au soir, mais cela tenait à la fatigue du voyage. Ce matin, je l'ai retrouvée tout aussi aimable qu'elle a coutume d'être. Je veux que vous la veniez voir : je suis sûr que cela lui fera plaisir. C'est vous qui avez élevé ce pauvre jeune homme; elle vous en parlera. Je m'en rapporte bien à la rectitude de vos principes pour lui dire ce qu'il faut, sans cependant l'affliger plus qu'elle ne l'est; car ma plus grande peine c'est la mélancolie qui voile ses traits : ils n'en sont que plus touchans; mais elle souffre, et je voudrais qu'elle fût heureuse, et surtout qu'elle le fût pour moi. O mon cher abbé! si vous

pouviez lui persuader qu'elle doit m'aimer ; non parce que je suis beau, jeune, elle voit bien que je ne suis ni l'un, ni l'autre ; non parce que je suis son époux, c'est une raison pour n'en point aimer d'autre, et ce n'en est pas une pour plaire ; mais dites-lui que je l'aime plus qu'il est possible d'aimer, bien plus qu'Alfred ne l'a jamais aimée ; que rien ne m'aurait séparé d'elle, si j'avais été assez heureux pour avoir touché son cœur ; vantez-lui, exagerez, s'il le faut, mes bonnes qualités ; dites-lui qu'elle me fera descendre lentement dans la tombe, si elle continue de me traiter avec autant de froideur. Je ne doute pas qu'elle ne fasse attention à ce que vous lui direz, et que je ne vous doive un changement heureux dans mon sort.

L'abbé l'assura qu'il ferait tout ce

qui serait en son pouvoir pour contribuer à son bonheur. M. d'Orgeville lui réitéra la prière qu'il lui avait faite de venir dîner, et le quitta. Je sortis aussi du cabinet. — Vous l'avez entendu, mon cher, vous voyez avec quelle passion il désire le bonheur de Méline, et vous voulez la perdre? — Non; mais je ne veux pas lui donner encore une fois le droit de prétendre aimer mieux que moi; et je lui prouverai, moi, que j'aime au moins autant; car sûrement je ne m'éloignerai pas. — Est-il possible, Alfred, que vous tourniez contre M. d'Orgeville ce que vous avez entendu. Quel est l'homme dans sa position qui n'en dirait pas autant? — Quel est celui qui, dans la mienne, donnerait à son rival un pareil avantage? — M. d'Orgeville, votre rival !... Devrait-il y

avoir aucune rivalité entre vous et lui ? On n'est rival que de celui à qui vous pouvez disputer un bien qu'il peut aussi vous enlever. Si Méline était libre, vous pourriez, en effet, dire que M. d'Orgeville est votre rival ; mais à présent vous ne pourriez la lui disputer sans crime. — Le mot est dur. — Il est vrai. Comment dans la société rougit-on de manquer à une parole donnée pour le plus mince intérêt ; et comment ne mettrait-on aucune importance à ce qui tient aux plus chères affections ? Vous ne voudriez pas faire tort à votre bienfaiteur dans ses biens, et vous voulez lui enlever l'honneur, troubler pour jamais son repos, et le forcer à trouver dans sa compagne la plus mortelle ennemie ; car, malgré tout ce que la corruption de nos mœurs peut nous faire dire, il

n'est point d'objet plus odieux qu'un mari, à la femme infidèle; et s'il existe quelques exemples contraires, ils sont si rares qu'ils ne peuvent servir de règle. Mais quoi, Alfred, vous ne répondez rien? à peine paraissez-vous m'écouter; j'ai donc perdu tout empire sur votre cœur. — Le vôtre ne peut m'entendre, vous n'avez jamais aimé; c'est un parti pris, je ne partirai pas. — Et moi j'espère encore que vous partirez. Nous nous trouverons aujourd'hui chez M. d'Orgeville, je verrai Méline; et, peut-être, si vous êtes sourd à la voix de l'amitié, ne le serez-vous pas à celle de l'amour: vous ne refuserez vraisemblablement pas à madame d'Orgeville de renoncer à elle, puisque vous ne pouvez que la rendre infiniment malheureuse en vous obstinant à revendiquer des

droits perdus pour toujours. — Oui, nous nous verrons chez Méline, et l'indulgente amitié servira malgré vous son frère infortuné. — Ne vous en flattez pas. — Adieu, mon respectable ami; je m'en rapporte bien plus à votre cœur qu'à votre raison, et je le quittai.

CHAPITRE XLVII.

Je revins chez moi, résolu de tout tenter plutôt que de me séparer de Méline; et, semblable à ces infortunés dont la raison est troublée par une fièvre violente, je courais vers l'abîme sans penser que j'y entraînerais celle que j'adorais.

Je n'avais pas vu Méline de la matinée, quoique j'en eusse passé une grande partie dans le jardin, avec l'espoir qu'elle y descendrait; et c'était précisément parce que j'y étais qu'elle n'y vint point. Mais l'heure du dîner devait nécessairement nous réunir. Je me rendis dans le salon, comme j'avais coutume; j'y trouvai quelques-uns

de ceux qui venaient habituellement dîner chez M. d'Orgeville ; ils avaient tous appris son mariage par le billet qui les engageait à venir partager un repas, dont la nouvelle mariée devait faire les honneurs. Tous avaient le plus vif désir de la connaître, en pensant aux sermens que M. d'Orgeville avait si souvent renouvelés de ne jamais se marier ; et ils ne pouvaient s'empêcher de dire, qu'il s'y était pris un peu trop tard pour faire une folie.

J'étais étranger à cette conversation à laquelle il ne me convenait pas de prendre part ; et j'attendais avec grand trouble le moment où Méline paraîtrait : l'abbé vint avant elle ; et comme si elle eût attendu son arrivée, j'entendis ouvrir une petite porte, prise dans un panneau de boiserie : cette

porte communiquait au boudoir. Mon cœur battit avec une violence qui m'annonça la présence de l'objet aimé ; et en effet, c'était Méline. Il me semble encore la voir : elle était vêtue d'une robe de satin gris, fourrée d'hermine ; une ceinture, dont l'agrafe était de diamans du plus grand prix, marquait sa taille, qui n'avait encore rien perdu de sa finesse ; ses cheveux étaient attachés par un rang de perles et de diamans, et une partie tombait en boucles sur son cou. Il est impossible de se faire une idée du charme qui était répandu dans tout son être. Ses regards peignaient tout à la fois l'amour, la crainte, et la plus profonde mélancolie : sa pâleur même la rendait plus belle encore, car elle attestait tout ce qu'elle souffrait. Elle salua avec autant de noblesse que de grâce les per-

sonnes qui étaient dans le salon, excepté moi qu'elle ne regarda pas. Mais, comme elle s'approcha avec vivacité du bon abbé Dervaux : avec quel intérêt elle lui demanda de ses nouvelles ; elle l'assura que M. d'Orgeville n'avait pu lui faire une surprise plus agréable, qu'en l'engageant à lui faire l'honneur de venir dîner. Elle se plaça dans une bergère au coin de la cheminée, et fit asseoir l'abbé à côté d'elle. Elle le pouvait sans se compromettre ; M. Dervaux avait au moins soixante-dix ans ; ses cheveux blancs, son air vénérable, ne laissaient aucune prise à la plus maligne critique ; et on ne pouvait que louer dans Méline la préférence qu'elle donnait à ce respectable ministre du Seigneur, sur tout ce qui se trouvait chez elle. L'amour de la vertu en était seulement le mobile ;

l'amour de la vertu..... ah ! je ne puis dissimuler que je trouvai à cet empressement quelque chose de flatteur ; plus pour moi que pour celui qui avait été mon instituteur. Je me rapprochai d'elle, pensant qu'elle m'adresserait quelques mots ; mais mon espoir fut trompé : j'entendis seulement qu'elle demandait à l'abbé des nouvelles de ma mère sous le nom de madame de Moncy, et elle ajouta : ah ! combien je l'ai plaint, cette mère si tendre, quand j'ai appris la mort de son fils ! qu'elle a dû être malheureuse ! perdre l'unique objet de ses affections ; il faut l'avoir éprouvé pour savoir quel déchirement de cœur.... on croit mourir et on ne meurt malheureusement pas. Elle baissa la voix, et dit... M. d'Orgeville va au... spectacle cet après-midi... je l'ai prié de m'en dispenser ;

je ferai fermer ma porte : j'ai tant de choses à vous dire ; prévenez M. de Ternac que j'aurai besoin de lui. Je répondis qu'elle pouvait compter sur mon exactitude à remplir ses ordres. Elle me fit une légère inclination, et rougit extrêmement : ce qui me troubla tellement, qu'à cet instant M. d'Orgeville me parlait et je répondis une ineptie, dont il eut la bonté de ne pas s'apercevoir ; car il faut en convenir, il avait pour moi une prévention beaucoup trop favorable.

Le dîner fut comme avaient été tous ceux avant que Méline en fît les honneurs. Elle ne changea point leur gravité habituelle ; elle avait un caractère naturellement sérieux qui ne la rendit pas étrangère aux matières politiques ou morales dont on s'occupa. En tout, elle parlait peu ; et comme

il arrive toujours à ceux qui savent écouter, le peu qu'elle disait était plein de sens. Les vieux amis de son mari furent surpris de trouver dans une aussi jeune et aussi belle femme un esprit si solide, et la rectitude de jugement, qualités bien rares, même dans les hommes d'un âge mûr; et ils commencèrent à trouver que M. d'Orgeville avait eu raison de prendre une compagne qui réunissait tout ce qui peut inspirer un attachement durable.

En rentrant dans le salon, le mari de Méline lui proposa de nouveau de venir aux Français. Elle lui dit qu'elle se sentait encore trop fatiguée de son voyage; qu'elle aimait mieux causer avec M. l'abbé Dervaux, et qu'elle le priait même, en sortant, de donner l'ordre au portier de ne laisser entrer personne. M. d'Orgeville se douta de

ce dont sa femme voulait parler avec l'abbé ; mais, suivant son système, c'était trop heureux. Hélas ! il était loin d'imaginer que ce pauvre de Moncy qu'il croyait mort, était ce jeune homme à qui il accordait tant d'amitié et de confiance, et qui en a si cruellement abusé. Il nous quitta, et successivement tous ceux qui avaient dîné à l'hôtel. Il ne resta plus que l'abbé et moi.

Ah ! quel moment ! qui oserait le peindre ? Méline nous avait prié de passer dans son boudoir ; elle en ferma soigneusement les portes, sans proférer un seul mot. Dès qu'elle fut certaine que l'on ne pouvait entendre, elle adressa la parole à l'abbé. Expliquez-moi donc, de grâce, comment se fait-il qu'Alfred soit vivant ; que j'aie pu m'abuser au point de croire qu'il avait

cessé d'être, et que je me sois enchaînée au sort d'un homme dont les vertus me forcent à l'estimer sans pouvoir toucher mon cœur ? Mais, lorsque vous m'aurez expliqué ce que vous devez savoir, je vous dirai par quel moyen on est parvenu à me rendre coupable en trahissant les plus respectables sermens. — Il m'est facile de répondre, madame, à ce que vous demandez, et Alfred peut aisément vous en instruire. — Parlez donc, Alfred; c'est la dernière fois que j'entendrai cette voix chérie, et qui ne frappa jamais mon oreille sans me faire éprouver la plus vive émotion. — Ah ! dis-je, en me précipitant à ses pieds, il est donc vrai que nous sommes séparés pour jamais; il est donc vrai que Méline a violé les sermens les plus solennels. — N'ajoutez

pas à l'horreur de ma situation par vos reproches. Si vous pouvez m'entendre en présence de votre ami, peut-être conviendrez-vous que jamais le sort ne se joua aussi cruellement d'une infortunée qu'il s'est joué de moi. Mais avant de commencer ce triste récit, apprenez-moi donc comment on a pu m'en imposer ainsi sur votre existence.

Alors, je lui racontai mes malheurs; le désir que j'avais eu de rester inconnu jusqu'au retour d'Edouard; ce qui m'avait fait prendre le parti de faire dire au ministre que j'avais péri avec le vaisseau que je montais. — Que ne me donniez-vous la certitude que vous viviez ? le Ciel sait qu'alors rien ne m'eût fait consentir à ce fatal mariage. Mais, je croyais que la Parque avait tranché vos jours; et vous saurez si je n'ai pas eu l'espoir de vous

suivre. Mais, écoutez par quelle suite de circonstances j'ai été jetée dans cet abîme de douleur. Elle me répéta tout ce que son époux m'avait raconté le matin; mais ce fut elle qui m'apprit l'effet cruel qu'avait eu le bruit de ma mort.

J'avais, dit-elle, mis une si ferme résistance aux volontés de mon père, je traitais M. d'Orgeville avec une telle froideur toutes les fois qu'il me parlait de son amour, que je commençais à espérer d'être délivrée de ses poursuites. La scène changea tout à coup, et je fus plongée dans une telle douleur, que je ne conçois pas comment le Ciel n'a pas eu pitié de moi en la terminant avec ma vie. Jusque-là, j'avais eu à objecter, qu'ayant promis à la face des autels d'épouser M. de Moncy, tant que je n'aurais

pas la certitude qu'il eût rompu ces liens, je n'en formerais pas d'autres, et M. d'Orgeville lui-même n'osait insister, puisqu'il ne pouvait recevoir ma foi que par un parjure. Mon père me traitait très-mal, et les distractions des arts, que ma tante avait exigé que l'on me procurât, n'étaient que trop compensés par tout ce que j'avais à souffrir de l'humeur de mon père. Comme si ce n'eût pas été assez de mes peines, en n'ayant aucune nouvelle sur votre sort, j'étais accablée par celles que je causais à Aurore. Vous savez qu'elle était tendrement aimée et aimait le comte de Mello. Il était en Amérique; mais dans toutes ses lettres, il demandait qu'aussitôt son retour, leur mariage fût célébré, et mon père assura qu'il ne donnerait son consentement qu'autant que j'aurais

donné le mien pour mon union avec M. d'Orgeville. Aurore voyant que vous n'écriviez pas, aurait bien voulu m'y déterminer. Elle m'en parlait souvent, et je me contentais de lui répondre : Si aujourd'hui mon père te disait, j'ai promis ta main à Auguste, mais j'ai changé d'avis, et c'est à M. d'Orgeville que je te marie, que ferais-tu ? Aurore baissait les yeux, soupirait, et ne me répondait point. D'autres fois mon père me disait : Si vous n'acceptez pas la main de M. d'Orgeville, non-seulement je ne marierai point Aurore à Auguste, parce qu'il serait ridicule que la cadette se mariât avant l'aînée ; mais comme M. de Mello n'attendra pas éternellement, je vous jure, s'il se marie avec une autre, que je vous enferme toutes deux dans un couvent

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

dont vous ne sortirez de votre vie, et où vous ferez vos vœux, ou je vous maudirai. Non-seulement vous vous ferez religieuses, mais vos deux sœurs qui sont à Saint-Cyr; car je ne veux plus entendre parler de fille à marier, et je veux que de bonnes grilles me répondent de vous quatre. Tout cela accompagné de tels accès de fureur, qu'une fois ma sœur me dit: Mademoiselle, vous ne voulez pas vous marier; vous verrez que quelque jour mon père vous tuera et moi aussi, ce qui est très-désagréable, car la vie doit être fort bonne quand on est heureuse, et je le serai lorsque j'aurai épousé Auguste. Il y a trois ans que je le serais sans toi. Tu le seras, ma bonne Aurore, lui répondais-je, tu le seras. Notre frère et mon ami reviendront, Edouard et Alfred auront fait fortune; ils

apporteront à mon père beaucoup d'or, plus que n'en a M. d'Orgeville, et nous serons très-heureux. — Oui, mais s'ils font naufrage. — Eh ! mon Dieu, on n'en voit que dans les romans. Je le croyais, hélas ! Aurore a eu bien plus de raison que moi ; elle a prédit les maux qui m'accablent.

L'humeur de mon père allait toujours croissant. Il n'était presque plus possible de vivre avec lui. Ses valets, plus heureux que nous, recevant leur congé, étaient délivrés de l'ennui d'entendre gronder du matin au soir.

Il y avait plus de six mois que nous n'avions vu sourire M. d'Erigny, lorsque je le vis entrer dans ma chambre : ma sœur travaillait auprès de moi ; il s'adresse à elle, et lui dit : Aurore, rends grâces au Ciel, tu seras

bientôt mariée, car enfin ta sœur va l'être. — Moi, mon père!... — Oui vous; vous ne m'objecterez plus vos prétendus engagemens avec M. Alfred de Moncy. — Je me sentis frappée à mort à ces mots, et je n'osais en demander l'explication. Il semblait que mon sang, suspendu dans son cours, refluait sur mon cœur. J'écoutais et je tremblais d'entendre. — Mon père reprit : Oui, vous êtes libre, puisque vous vous croyiez enchaînée, car M. de Moncy a péri à la vue de Bayonne, le 18 de novembre de l'année dernière; M. d'Orgeville en a la certitude par un officier de marine qui était du convoi. Je n'avais pas entendu la fin de cette phrase, et j'étais tombée sans aucun mouvement dans les bras de ma sœur, qui me crut morte, et appela, par ses cris, les servantes,

qui l'aidèrent à m'étendre sur un matelas, où je restai privée de toute apparence de vie pendant plusieurs heures. Mon père était au désespoir : il envoya chercher tous les gens de l'art des environs; il leur disait, à ce que m'a rapporté Aurore : Je l'ai tuée, c'est le saisissement que je lui ai causé qui l'a mise dans cet état; je suis le bourreau de ma famille ; madame d'Erigny n'est aussi morte que d'une scène que je lui ai faite, je suis un monstre; et en disant cela, il voulait se briser la tête contre le mur; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que ma sœur le garantit de ses propres fureurs; enfin, je rouvris les yeux, et considérant avec effroi ce qui m'entourait, je ne comprenais point ce qui était arrivé; je voyais ma sœur et mon frère l'abbé qui pleuraient; je voyais

et ne pouvais le croire, mon père me serrant dans ses bras et me demander, avec l'expression de la plus vive tendresse, de vivre pour lui ; s'informant comment je me trouvais, et rendant aux médecins les plus touchantes actions de grâces de lui avoir conservé sa Méline, sa fille chérie, l'objet de ses plus tendres affections. J'avais dix-neuf ans, mon père ne m'avait jamais donné de semblables témoignages de tendresse ; j'y fus très-sensible, et je l'assurai que ce n'était qu'un accident passager dont je n'imaginais pas la cause. Effectivement, je n'avais aucun souvenir de ce que mon père avait dit ; il le vit bien, et recommanda à tout ce qui était là le silence le plus absolu sur votre mort ; je l'ignorais entièrement, et mon père n'avait rien gagné à me l'avoir appris aussi brus-

quement, que l'effroi dont mon état l'avait frappé.

J'étais très-faible, et je gardai le lit tout le jour. Aurore ne me quitta pas; je la voyais triste, car elle vous aime beaucoup; je me demandai à moi-même : Qui a donc pu être cause de l'accident que j'ai éprouvé? et il me sembla que l'idée confuse d'un violent chagrin que j'avais éprouvé se réveillait en moi; mais quel était ce chagrin? voilà ce que je ne pouvais me rappeler. J'interrogeai ma sœur, elle me dit que je m'étais évanouie à la suite d'une conversation avec mon père, qui m'avait dit des choses si dures, que je n'avais pu les supporter, et que j'étais tombée sans connaissance dans ses bras. — Quelles sont ces choses? — Mon père a défendu que l'on te les répétât. — Mon Dieu, Aurore, ne

m'a-t-il pas parlé d'Alfred? — Oui. — Ah Ciel! je me rappelle; il a dit... Aurore, cela serait-il vrai?... Ma sœur, prends pitié de moi... tu ne me réponds pas, Alfred est mort : eh bien! je mourrai aussi. Ma sœur tremblait que mon père ne rentrât, et que, me voyant instruite de votre mort, il ne l'accusât de me l'avoir dit; en effet, M. d'Erigny monta l'instant après, et me trouvant dans la plus cruelle agitation, il prétendit que ma sœur lui avait désobéi, et, rentrant dans son caractère, il la prit par les épaules et la mit hors de ma chambre, avec ordre de n'y pas rentrer; ainsi, par tendresse, il me privait de la seule consolation que je pouvais avoir, puis il s'assit auprès de mon lit. — Que t'a-t-elle donc dit cette sotte, qui te trouble si fort? — Ma sœur ne

m'a rien dit qui ait pu m'affliger : au contraire, elle cherchait à me consoler du malheur affreux que vous m'aviez appris. — Moi, je ne l'ai point dit... — Mon père, c'est inutile à présent, le coup est porté : Alfred est mort, c'est à moi de le suivre, et heureusement les chemins sont nombreux, jusqu'au tombeau; je désire seulement que celui que je choisirai soit prompt. — Quoi! fille dénaturée, vous voulez mourir, quand votre mort entraînerait la mienne; mais vous en seriez bien aise, car vous me détestez. — Mon père, pouvez-vous croire!... — Je crois que je suis le plus malheureux des pères, et que tous mes enfans ne veulent que ma perte; et oubliant l'état dont je sortais à peine, la douleur que votre mort devait nécessairement me causer, il commença une de ces

scènes qui me mettaient au désespoir, quand je n'avais aucun autre sujet d'affliction; jugez ce que je souffrais dans cet instant : ma chambre était fort petite, il y marchait à grands pas, jetant à chaque tour tout ce qu'il trouvait sous sa main, miroir, estampes, porcelaines; enfin, il n'était environné que de débris : je ne lui disais pas un mot; mais j'avais un tremblement universel, qui dégénéra bientôt en des convulsions, dont enfin il s'aperçut; mais, pour cette fois, sa sensibilité ne put surmonter sa colère : il sortit de ma chambre, et alla s'enfermer dans la sienne.

Ma sœur ne le vit pas plus tôt s'éloigner qu'elle accourut : sa douleur fut extrême, quand elle me trouva souffrant des douleurs inouïes. J'étais dans une si violente agitation, que

les deux femmes qui nous servaient, mon frère et ma sœur, ne pouvaient me contenir dans mon lit, dont je voulais toujours m'élancer. Cette situation dura plus de six semaines, sans que je recouvrisse pendant tout ce temps l'usage de la raison. Mon père ne mit pas le pied dans ma chambre; il me recommanda seulement aux médecins, leur disant : Si elle meurt, je mourrai. Je ne vous fatiguerai pas par le détail de tout ce que j'ai souffert au physique pendant plus de trois mois ; mais le moral était plus affecté. — Et c'était moi qui en étais cause. Ah ! ma chère Méline ! qui pourra réparer..... jamais.... ! Mais laissez-moi achever ce récit.

Je revins de cette affreuse maladie, comme un spectre qui sort d'un tombeau ; il était presque impossible de

me reconnaître. Cependant, la nature trahit mon espoir, je me rétablis; et mon père me revit enfin, sans me parler de rien de tout ce qui s'était passé. Madame d'Erlac n'avait cessé de me faire écrire par l'abbé Lebrun, et toujours pour me dire que je devais obéir à mon père, ou que le Ciel m'accablerait de ses vengeances. Je répondais à ma tante avec le plus profond respect; mais je finissais toujours mes lettres par dire que je ne me marierais point sans le consentement de mon père; mais que je n'épouserais point M. d'Orgeville.

Pendant tout le temps de ma maladie, il ne vint point de lettre d'Erlac; et je n'en concevais pas la raison. Enfin, un soir, nous vîmes arriver l'abbé Lebrun; je crus que c'était de nouvelles persécutions que ma tante

l'avait chargé d'exercer contre moi ; mais je fus bien surprise quand je vis l'abbé, dès qu'il nous aperçut, tirer son mouchoir pour essuyer les pleurs qu'il répandait malgré lui. Votre respectable tante, dit-il à mon père, est morte dans mes bras, il y a aujourd'hui quinze jours; et je viens ici pour remplir ses intentions. J'avoue que malgré les persécutions que madame d'Erlac m'avait fait éprouver, la persuasion où j'étais qu'il n'eût tenu qu'à elle de faire notre bonheur, je fus frappée de sa mort, et je mêlai mes larmes à celles de l'abbé, que nous fîmes entrer; et, après un léger repas, il nous dit : Madame d'Erlac a eu beaucoup de chagrin quand elle a su que mademoiselle d'Erigny était dangereusement malade. Elle voulait vous écrire pour que vous ne tour-

mentiez pas davantage cette chère enfant. Elle craignait bien d'avoir causé ses douleurs; elle s'en repentait, et pour la dédommager autant qu'il lui était possible, elle conservait en sa faveur le testament par lequel elle serait son héritière universelle, si son fils revenait avec une fortune considérable. Qu'aussitôt sa mort, ses biens resteraient en séquestre dans les mains des fermiers, jusqu'à ce que M. le Marquis soit de retour. Elle a donné tout son mobilier aux pauvres de Bordeaux ; ses domestiques ont tous des pensions; la mienne est bien trop forte. — Elle ne pouvait l'être trop , M. l'abbé, vous avez été l'ami, le conseil de ma tante... — Oui, j'en conviens, mais 3000 francs c'est beaucoup. Je suis venu vous faire part de cette triste nouvelle, et je vais d'ici à Saint-Valery, où j'ai des parens

qui auront soin de mes vieux jours, et quelque longs qu'ils puissent être, je regretterai tant qu'ils dureront madame la Marquise; et il se remit à pleurer. Je pleurai aussi, car c'était ma disposition habituelle. D'ailleurs, pouvais-je oublier que c'était chez ma tante que nous nous étions vus pour la première fois ? que c'était elle qui avait formé nos liens ? enfin, elle m'avait toujours donné des marques d'amitié qui devaient me rendre sensible à sa perte. Mon père fût très-mécontent du testament; s'en plaignit hautement, et fut de si mauvaise humeur, que l'abbé Lebrun, qui depuis quinze ans était adulé, choyé par ma tante, et par ceux qui avaient besoin d'elle, trouva Play, et surtout le maître, fort peu agréable, et en partit, ce qui me fit plaisir; car, tout ce qui troublait notre

solitude me contrariait; cependant, je ne voulus point le lui faire sentir. Je craignais qu'il ne prolongeât son séjour jusqu'aux vacances; heureusement, il nous quitta et partit. L'été finissait, et chaque jour je pleurais dans le sein de ma sœur, qui prenait un touchant intérêt à mes douleurs; nous ne croyions pas qu'elles dussent s'accroître, quand les vacances ramenèrent M. d'Orgeville à Play.

Il parut frappé de mon changement, et surtout de l'abbattement où j'étais tombée; il y fut très-sensible, et pendant quinze jours, il respecta ma douleur : mais l'impatience de mon père ne permit pas à M. d'Orgeville de mettre les égards dont, il faut en convenir, il est très - susceptible. M. d'Érigny le força enfin à reprendre avec moi le rôle de prétendant.

Comme il cherchait le moyen de me parler de ses projets sans m'offenser, mon père prit nos mains pour les unir, et il fut fort mécontent que je retirasse la mienne. Eh bien! toujours une franche bégueule! vous n'étiez pas si mijaurée avec votre petit M. de Moncy : mais enfin, puisqu'il est mort, vous ne l'épouserez pas, et je vous marie à M. d'Orgeville. — Eh quoi! vous pourriez, dis-je en m'adressant à M. d'Orgeville, épouser celle qui n'aimera plus, qui ne peut plus aimer. — J'espère, me dit-il, vous faire changer de résolution. — Non, jamais. — Ah! jamais. C'est à moi que mademoiselle Méline tient ce langage respectueux : c'est à un père qu'une fille ose dire : jamais, dans une chose qu'il lui ordonne de faire. Eh bien! partez à l'instant avec votre

sœur pour l'abbaye de Nonancourt. — Je ne demande pas mieux d'y aller seule. — Non, vous irez avec votre sœur, pour n'en sortir ni l'une ni l'autre. — Vous voyez, monsieur, dis-je à monsieur d'Orgeville, à quel degré de malheur votre demande me réduit. Renoncez, je vous en conjure, à une infortunée qui vous en devra une reconnaissance éternelle.

Comme mon père vit que M. d'Orgeville était ébranlé, et qu'il était possible qu'il renonçât à ses projets, il lui dit : Vous êtes bien le maître, monsieur, de ne plus vouloir de la main de ma fille ; mais alors comme il n'y aura aucun doute que ce sera la faute de Méline, elle n'en ira pas moins s'en repentir à Nonancourt pour le reste de sa vie, et sa sœur lui tiendra compagnie. C'est une chose résolue ;

elle ne restera dans le monde que sous le nom de madame d'Orgeville. — Mon père, je consens avec joie à me retirer dans un cloître; mais pourquoi forcer ma sœur au même sacrifice. Vous savez que le comte de Mello l'aime et en est aimé. Elle devient l'aînée dès que je meurs au monde: quelle raison peut empêcher son mariage! — Une, contre laquelle il ne doit jamais y avoir de réplique: ma volonté. Hélas! je ne savais que trop combien elle était impérieuse. Malgré cela, je me jetai à ses genoux, je pleurai, je serrais ses mains dans les miennes. Il n'avait seulement pas l'air de m'entendre. Ma sœur, qui mourait de l'idée seule d'un couvent, me pressait contre son cœur, et me demandait avec larmes de me laisser fléchir. Enfin, me voyant circonvenue de tous

côtés, je crus trouver un moyen d'échapper à cette cruelle persécution, en demandant la certitude officielle que mon ami n'existait plus. Alors, dis-je, s'il faut que je me sacrifie à ma sœur, je prierai qu'on me laisse un mois pour me déterminer au parti que je prendrais. Mon père ne voulait pas consentir à ce traité; mais M. d'Orgeville, voyant mon désespoir, déclara qu'il ne serait mon époux qu'à cette condition; et il fallut bien que mon père cédât. Je ne dissimule pas que je sus bon gré à M. d'Orgeville de sa condescendance, et que je le traitai un peu mieux que de coutume; ce qui ajouta à ses espérances, et diminua l'humeur de mon père, sans faire varier ma résolution, quand un nouvel incident me força à y renoncer.

CHAPITRE XLVIII.

Ma sœur savait bien que je n'avais pas le projet, quand même on me prouverait que je n'avais plus d'espoir d'être à vous, de m'unir à M. d'Orgeville, pour qui je me sentais un éloignement que rien ne pouvait vaincre. Aussi Aurore était-elle livrée à la plus profonde tristesse, et s'attendait-elle, à la fin du mois, terme que j'avais demandé pour donner ma dernière réponse, de partir avec moi pour Nonancourt, et qu'une fois enfermée dans cette pieuse prison, elle n'en sortirait plus. Si au moins Auguste arrivait, disait-elle, il la déciderait peut-être à épouser M. d'Orgeville; mais com-

ment espérer qu'il quitterait l'Amérique assez à temps pour se trouver à Play à la fin d'octobre ; je ne puis l'espérer : elle m'en parlait sans cesse avec toute la chaleur que l'amour inspire aux cœurs vraiment sensibles.

Un jour que nous étions seuls, nous vîmes entrer une chaise de poste. Ah! c'est lui, s'écria-t-elle ; c'est lui, ma sœur : et, en effet, c'était M. le comte de Mello qui, au moment de son débarquement à Brest, avait pris la poste sans s'arrêter pour arriver à Play, bien par amour, mais aussi par amitié : car ayant appris dans le port votre mort, il ne doutait pas que je ne fusse livrée au plus cruel désespoir; il venait donc partager ma douleur, et pleurer avec moi l'ami le plus tendre qu'il eût jamais eu.

Comme mon père et M. d'Orge-

ville étaient absens, ce fut ma sœur et moi qui reçûmes le Comte. Il ne put retenir ses larmes en me voyant. J'étais encore excessivement changée de ma dernière maladie, et ne pouvait douter, à ma profonde tristesse, que j'étais instruite de mon malheur; il me marqua la part qu'il y prenait avec tant de sensibilité, que je reçus quelque allégement à ma peine.

Après avoir long-temps et tristement parlé de vous, nous parlâmes de notre situation, qui intéressait infiniment Auguste, toujours plus amoureux d'Aurore que jamais. Il sentait néanmoins qu'il ne pouvait pas me presser de former d'autres liens, lorsque je pleurais si amèrement ce que j'avais perdu. Mais quand il sut la résolution de mon père de nous faire religieuses ma sœur et moi, il

éprouva la plus violente douleur, et me dit : Mon sort est dans vos mains ; mais soyez certaine que quelque parti que vous preniez, je respecterai toujours votre résolution, et je ne me croirai jamais permis de vous demander de former d'autres liens ; mais aussi je ne consentirai point à votre réclusion, et encore moins à celle d'Aurore. Cela ne sera pas. C'est un parti pris. N'épousez pas M. d'Orgeville, je le trouve très-naturel. Il me semble qu'il n'a rien qui puisse plaire à une femme ; mais je prendrai de telles mesures, que M. d'Erigny ne pourra exécuter ses beaux projets. Je vous enlève l'une et l'autre. Je vous conduirai à Calais. Nous passerons en Angleterre, où nous resterons jusqu'à la majorité de ma femme, car je l'épouserai avant de quitter le Con-

tinent. Aucune objection, aucun raisonnement, ne m'empêcheront d'exécuter ce dessein, qu'une grande activité, le plus ardent amour, et beaucoup d'or me rendront facile. — Si nous y consentons. — Je n'ai pas besoin de votre consentement. Il n'y aurait pas même de délicatesse à vous le demander. — En vérité, Auguste, vous avez rapporté d'Amérique de singuliers principes. Violer les lois de l'hospitalité, enlever à un père ses filles. — Il a perdu ses droits. — Ils sont imprescriptibles, et malheur aux enfans qui les méconnaissent; ils le paient ordinairement fort cher : Dieu nous en préserve, ma sœur et moi, plutôt perdre la vie que l'honneur.

Auguste vit qu'il n'obtiendrait pas mon consentement, mais il se flattait que ma sœur ne lui refuserait pas le

sien. Il changea de conversation, et nous proposa d'aller au-devant de mon père, qui était à la chasse avec M. d'Orgeville. Je ne voulus pas m'opposer au plaisir que se faisait ma sœur de faire cette surprise à M. d'Erigny. Je consentis à ce qu'ils désiraient; et donnant le bras au Comte, nous prîmes la route de la forêt, et ayant fait environ un quart de lieue, nous aperçûmes mon père et M. d'Orgeville, qui nous voyant aussi venir à eux, étaient bien surpris de nous trouver si familièrement avec un homme qui paraissait encore jeune. M. d'Orgeville m'a dit depuis qu'il avait été troublé, croyant que c'était vous qui aviez échappé à la mort; mais lorsqu'il aperçut Auguste, il en eut une grande joie, car il pensa qu'Aurore obtiendrait pour sa félicité, ce qu'il demandait inutilement pour

la sienne. Il accueillit Auguste avec une extrême affabilité, mon père le reçut aussi fort bien. Aurore était au comble du bonheur; moi seule j'étais livrée à la plus sombre mélancolie. Ce que m'avait dit Auguste m'effrayait au dernier point; je connaissais la fougue de son caractère, et je savais qu'il ferait ce qu'il disait; et qu'alors nous étions perdus. Tout ce que mon père avait pu employer de rigueur et de menaces, n'était rien en comparaison de la crainte du déshonneur auquel je me voyais exposée en étant arrachée de la maison paternelle, et dépendante d'un homme dont le mariage avec ma sœur n'ayant point reçu la sanction des lois, ne la mettrait pas, et moi encore moins, à l'abri des plus cruels soupçons. Dès ce moment, je me vis perdue; soit que je

cédasse à la volonté de mon père, soit qu'en y résistant je devinsse la victime de la passion d'Auguste. Ainsi, je ne pouvais échapper au malheur; j'eusse pu, il est vrai, me garantir des entreprises du Comte, en instruisant mon père de ses desseins; mais, devais-je faire le malheur de ma sœur, et exposer Auguste aux ressentimens de MM. d'Erigny et d'Orgeville. Je renfermai donc dans mon cœur ce fatal secret, et je m'efforçai à paraître satisfaite du retour de mon parent. Mon père lui demanda des nouvelles de sa sœur; il nous dit qu'elle était toujours à Brest, où elle s'ennuyait à mourir; qu'elle comptait déterminer son mari à venir à Paris cet hiver; et elle y viendra, Alfred, me dit-elle en s'interrompant. — Elle n'y est pas encore?... — Non, mais elle y viendra.... Puis

elle reprit : On passa encore trois jours sans rien exiger de moi ; mon père avait l'air beaucoup plus calme, et traitait Auguste avec infiniment de bienveillance. Mon frère, qui avait quitté le séminaire depuis plusieurs mois, était enchanté de son retour, et se joignait aux autres pour m'engager à épouser M. d'Orgeville, afin qu'Aurore se mariât avec le Comte. Celui-ci lui avait promis qu'il lui ferait quitter l'état ecclésiastique, et lui obtiendrait une sous-lieutenance dans son régiment. Il se voyait déjà avec un uniforme ; je ne disais rien, j'attendais la certitude de mon malheur pour savoir quel parti je prendrais.

Enfin, le courrier arriva, portant un gros paquet contre-signé du ministre de la guerre ; je frissonnai. M. d'Orgeville l'ouvrit, et trouva un acte de

notoriété qui attestait votre mort, et le rapport du capitaine, qui vous servait beaucoup trop bien. Quoique je fusse préparée à ce malheur, il me fut aussi sensible qu'au premier moment. Je ne dissimulai point mon affliction, et demandai la permission de me retirer dans ma chambre; et là, m'adressant à celui qui gouverne tout, je me souviens que je lui disais : ô mon Dieu! il est donc vrai que vous avez attiré à vous cette âme céleste, qui, unie à la mienne, n'en sera jamais séparée que pour un court espace. La vie n'est plus pour moi qu'un exil; daignez, auteur de mon être, en abréger la durée. Mais, si je suis condamnée au malheur, dois-je l'augmenter encore par un nouvel éclat! Auguste a reçu de la nature des passions ardentes, je l'ai entendu dire vingt fois à ma tante.

Si je refuse M. d'Orgeville, il n'est point douteux que mon père nous fait partir pour Nonancourt. Il l'est encore moins qu'Auguste nous enlèvera : alors, quel malheur; et comme je le disais, si je n'ai pas de bonheur à attendre, je dois tâcher de faire celui de ma sœur, du bon et sensible Auguste ; et mon ami, s'il pouvait conserver la faculté de me communiquer ses pensées, ne me dirait-il pas : Achève le pénible sacrifice que l'amitié fraternelle te demande : celui qui prétend à ta main ne peut m'inspirer de jalousie; il n'est plus jeune, sa figure a quelque chose de repoussant; je ne craindrai jamais que tu m'oublies près de lui : et sans savoir jusqu'où les droits de l'hymen pouvaient affliger l'amour, je me persuadai que plus ils seraient pénibles, plus l'âme de mon amant

serait assurée que je n'aimais et ne pouvais aimer que lui. En prononçant ces mots, les roses de la pudeur dissipèrent un instant la pâleur qui voilait les traits de Méline. Jamais, jamais, je ne l'avais vue si belle; et les tourmens de la jalousie se firent sentir en moi dans toutes leurs forces. Cependant, je fus encore maître de la dissimuler pour entendre la fin de ce récit, que Méline continua ainsi :

Je n'eus pas fait ces réflexions, que je me sentis capable de m'immoler au bonheur de ma sœur, de votre ami, au repos de ma famille entière. Je ne pouvais plus douter de mon infortune. La promesse que je vous avais faite aux pieds des autels, ne pouvait plus s'accomplir; je n'étais plus qu'une moitié de moi-même, privée de vie, puisque mon âme me semblait unie à la vôtre

dans l'éthérée. Qu'est-ce donc que je donnais à M. d'Orgeville ? rien; car sans le cœur, qu'est-ce que la main? Mais il avait assez peu de délicatesse, ou bien, ce qui est plus probable, un amour assez passionné pour se contenter d'un don si peu digne d'envie. Dans cet état des choses, je me hâtai de profiter de l'espèce d'enthousiasme que j'éprouvais. Je vins trouver ma sœur ; elle était dans le jardin, et se promenait lentement avec le comte de Mello, sous les fenêtres de la chambre de mon père, où il était avec M. d'Orgeville. Aurore et Auguste paraissaient profondément tristes. J'allai droit à eux, en évitant de voir celui à qui j'allais promettre d'enchaîner ma vie; et prenant Auguste et Aurore par la main, je les conduisis sous un berceau de charmille. Nous étions aux

derniers jours de l'automne, les feuilles étaient sèches et commençaient à tomber, un brouillard épais couvrait la contrée ; on entendait de loin ces vents de mer qui viennent dépouiller les forêts ; quel souvenir ils me rappelaient..... Toute la nature était triste comme mon âme. Nous nous assîmes ; ils me regardaient tous deux avec étonnement, et gardaient le silence, ne sachant ce que je venais leur dire, et ils attendaient que je prisse la parole ; je le fis en ces termes : — Je ne suis plus, mes amis, qu'une ombre de moi-même; j'ai perdu celui en qui j'avais mis mes plus chères affections. Je n'ai pu le suivre, et c'est là mon plus grand malheur. Mais si la douleur n'a pas tranché subitement le fil de mes jours, j'ose espérer que je n'atteindrai pas ceux de la vieillesse. Destinée au

malheur dans ce court espace, j'ai réfléchi que je pouvais finir le vôtre. Que dis-je? vous assurer une félicité suprême; car en est-il de comparable à être uni à ce que l'on aime. J'ai donc enfin pris le parti de céder aux volontés de mon père, et dans trois jours je prêterai le serment d'être à M. d'Orgeville, et toi, mon Aurore, d'être à Auguste. Ils tombèrent tous deux à mes pieds; leur joie était si vive, qu'elle suspendit un instant le cours de mes douleurs. Pardonnez, mon cher Alfred, ce fut le seul instant où je pus, en quelque sorte, applaudir à la résolution que j'avais faite; mais comme si j'avais craint que cet élan ne durât pas, je leur dis, en les serrant tous deux contre mon cœur: Allons, mes amis, obéir à mon père; et passant mes bras sur leur col, et

nue dans les leurs, j'arrivai ainsi
à la chambre où était encore
père et M. d'Orgeville. Celui-ci
a en m'apercevant, et me salua
le plus profond respect. Je lui
s son salut, et dis à mon père :
is promis, monsieur, s'il n'y avait
n doute que mes liens étaient
us avec M. de Moncy, que je
oumettrais à vos ordres, en don-
ma main à M. d'Orgeville Je
faire cet acte de soumission à
olontés, pour assurer le bonheur
a sœur et celui de son ami. Je
nde pour toute chose que ce sa-
e soit prompt, et qu'aucune fête
gnale ce jour, qui ne peut être
moi que funeste.

d'Orgeville s'approcha de moi
e dit : Si je ne connaissais pas
vertu, sûrement je ne risquerais

pas de m'unir à vous, mademois
mais je suis aussi assuré que v
conduite sera irréprochable, qu
mienne, jusqu'à mon dernier j
sera celle d'un amant aussi soumis
tendre; je ne balancerais pas, ma
l'ardeur de mon amour, à ne pas
cepter ce que vous appelez un sa
fice, si je ne connaissais pas la r
lution de M. d'Erigny, de prive
société de son plus bel ornemen
je n'ai pas le bonheur de vous épou
— O! cela serait comme je vous
déjà dit, et rien ne me ferait char
— C'est donc là, je vous jure
l'honneur, ce qui me détermine à
cepter l'offre de votre main,
cependant désespérer que votre c
s'y joindra un jour. — Jamais, m
sieur; mais je n'en serai pas m
fidèle à remplir mes devoirs, con

soutenue dans les leurs, j'arrivai ainsi jusqu'à la chambre où était encore mon père et M. d'Orgeville. Celui-ci se leva en m'apercevant, et me salua avec le plus profond respect. Je lui rendis son salut, et dis à mon père : J'avais promis, monsieur, s'il n'y avait aucun doute que mes liens étaient rompus avec M. de Moncy, que je me soumettrais à vos ordres, en donnant ma main à M. d'Orgeville Je viens faire cet acte de soumission à vos volontés, pour assurer le bonheur de ma sœur et celui de son ami. Je demande pour toute chose que ce sacrifice soit prompt, et qu'aucune fête ne signale ce jour, qui ne peut être pour moi que funeste.

M. d'Orgeville s'approcha de moi et me dit : Si je ne connaissais pas votre vertu, sûrement je ne risquerais

pas de m'unir à vous, mademoiselle; mais je suis aussi assuré que votre conduite sera irréprochable, que la mienne, jusqu'à mon dernier jour, sera celle d'un amant aussi soumis que tendre; je ne balancerais pas, malgré l'ardeur de mon amour, à ne pas accepter ce que vous appelez un sacrifice, si je ne connaissais pas la résolution de M. d'Erigny, de priver la société de son plus bel ornement, si je n'ai pas le bonheur de vous épouser. — O! cela serait comme je vous l'ai déjà dit, et rien ne me ferait changer. — C'est donc là, je vous jure sur l'honneur, ce qui me détermine à accepter l'offre de votre main, sans cependant désespérer que votre cœur s'y joindra un jour. — Jamais, monsieur; mais je n'en serai pas moins fidèle à remplir mes devoirs, consen-

elle prononça le serment qui nous séparait pour toujours. Elle dit seulement :

Quand, le lendemain du jour funeste, nous nous revîmes Aurore et moi, je me mis à pleurer : ma sœur me serra dans ses bras. Mon amie, me dit-elle, ne pleures pas ; je suis si heureuse, et c'est à toi que je le dois, nous t'aimerons tant Auguste, et moi. — Oui, mais tu ne seras pas toujours avec moi ; tu restes ici, et moi je partirai dans deux mois. — Nous ne resterons que quinze jours ou trois semaines après toi. Mais mon père l'a voulu, pour s'accoutumer peu à peu à être seul : voilà ce qui fait qu'Auguste et sa femme ne sont pas à Paris. J'avais demandé en grâce qu'il n'y eût aucun changement dans notre manière de vivre, les plaisirs m'eussent

fait un mal affreux; au contraire, la vie monotone que nous continuâmes à mener, parut engourdir mon âme; j'avais renoncé au bonheur, mais je n'étais pas aussi malheureuse que je l'avais cru; des incommodités, dont la cause ne pouvait être incertaine, m'apprirent que j'étais mère, malgré ce vers si expressif de Boileau, qui semble ne donner d'autre cause à l'amour maternel que celui que l'on ressent pour un époux; dès que je crus à l'existence de mon enfant, je sentis qu'il me serait tout aussi cher que s'il vous eût appartenu, et je disais à Aurore, qui n'avait encore aucun symptôme de grossesse : Vois comme le Ciel partage ses dons; tu trouves dans ton union avec Auguste une félicité suprême, tu n'as pas besoin d'autre bien : moi, pauvre infortunée, je serai

mère, et mon enfant aura toutes mes affections. — O! oui, repris-je tristement, votre enfant, vous le préférerez à tout. — Quand je disais cela, je ne croyais pas que vous existiez; mais cependant je l'aimerai beaucoup, et je veux que vous l'aimiez. — Je ferai mon possible. — Nous passâmes deux mois dans une paix profonde, et j'éprouvai un véritable chagrin quand il fallut partir; je voulais que M. d'Orgeville vendît sa charge, qu'Auguste donnât sa démission, et que nous restassions avec mon père. Quelle folie, leur disai-je à tous deux, de perdre sa liberté; mais, ambitieux l'un et l'autre, ils ne firent aucune attention aux vœux que je formais, et mon départ fut fixé. Ah! que je sentis bien en partant ce qui m'attendait à Paris : c'était dans mon cœur un mé-

lange de douleur et de joie; enfin, tout ce que j'éprouve depuis que je vous ai revu. — Pour moi, dis-je, je ne connais d'autre sentiment que celui du bonheur, puisque je vous revois et que vous m'aimez. — Ah ! vous n'avez pas comme moi des devoirs sacrés.

Il nous reste à traiter un point bien important, c'est la conduite que nous devons tenir; il est certain qu'il n'y en avait point d'autre que celle tracée par l'abbé Dervaux. Mais lorsqu'il en parla à Méline, elle la regarda comme impossible. Je connais mieux M. d'Orgeville que vous; cette confidence faite hier au soir au moment de mon arrivée, nous eût sauvés, et l'eût ravi d'admiration; mais aujourd'hui, il ne la regarderait que comme l'effet de la crainte qui poursuit le coupable. Il serait intimément persuadé que tout

était arrangé entre nous : heureux, s'il n'allait pas jusqu'à croire que l'abbé Dervaux est notre complice, et qu'il s'est prêté dans cette soirée aux plus lâches complaisances. Partez, mon ami; il le faut, mais sans aucune explication. — Quel prétexte prendre ? — Tous ceux, cher Alfred que vous sauriez si bien trouver s'il s'agissait de vous réunir à moi. — Alors, rien ne presse; et dans quinze jours, trois semaines, cela sera bien plus probable qu'à l'instant où M. d'Orgeville arrive; m'en aller aussitôt, paraîtra ridicule. — Cela est possible, dit l'abbé; mais si vous ne partez pas, vous vous endormirez dans une pernicieuse sécurité; et la foudre tombera sur vous au moment où vous vous y attendrez le moins. — L'abbé a raison, disait madame d'Orgeville; mon ami, il faut

partir. — Je partirai, je vous le promets; je ferai cet affreux sacrifice à votre gloire, mais je mourrai. — On ne meurt pas pour souffrir : voyez Méline, mon ami, tout ce qu'elle a souffert, et elle vit. — Méline n'aime pas comme moi. — Ah ! cruel, des reproches quand je viens de vous dire les plus secrètes pensées de mon âme; quand j'ai manqué au plus sacré des devoirs en parlant d'amour à celui qui n'est point mon époux, qui ne le sera jamais ! Je ne lui en ai parlé, il est vrai, que par la raison que je ne voulais pas qu'il pût m'accuser de parjure, et malgré cela, Alfred ose dire qu'il m'aime mieux que je ne l'aime. Non; car si j'avais été libre comme il l'était, je n'aurais pas été à trois mille lieues de lui; et si la force des circonstances m'y eût contrainte,

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

en revenant en France, mon premier soin eût été de le chercher, de m'informer de ce qu'il était devenu, de lui prouver que je revenais l'aimant plus que jamais, et alors rien de nos malheurs ne serait arrivé. C'est vous seul, Alfred, qui en êtes cause. Mais il ne vous suffit pas de m'avoir forcée par votre cruel silence à m'unir à un homme que je ne puis rendre heureux; vous voulez plus encore, vous voulez me perdre. Avez-vous oublié le caractère de la Marquise? le lendemain qu'elle sera à Paris, tout sera connu; et alors, c'est l'arrêt de ma mort. — Je saurai le jour où elle arrivera, et je partirai aussitôt. — Mais, n'ai-je pas d'autres parens qui vous connaissent? — Quels sont ceux que nous pouvons craindre? sera-ce Auguste qui m'aime si tendrement? sera-ce

Aurore qui me regardait comme un frère, qui me dénonceraient à M. d'Orgeville ? M. d'Erigny a déclaré ne vouloir jamais quitter Play ; enfin, je ne vois aucun danger à rester quinze jours ; et il y en a davantage à ne pas partir. — Voilà, reprit l'abbé Dervaux, le pour et le contre assez savamment discuté; mais ici il n'est question que d'une politique toute humaine. Il est une loi bien plus importante à suivre, parce qu'elle émane de Dieu même : c'est cet oracle que tout justifie : *Qui s'expose au péril, périra.* Et oubliez-vous, mes enfans (pardonnez à mes cheveux blancs de vous donner ce nom), oubliez-vous que vous êtes dans l'âge fatal des passions ; que la nature vous a doué tous deux d'une sensibilité exquise, d'une âme ardente, et des avantages extérieurs qui vous

attirent l'un vers l'autre. Tout ce qui eût pu servir à votre bonheur, si des nœuds légitimes vous eussent unis, vous précipitera dans un abîme de maux qu'il est impossible de calculer. Mes chers amis, croyez à mon expérience; l'amour platonique est une chimère à vingt ans. Fuyez, fuyez, il en est encore temps. — Ah! mon ami, que vous êtes cruel. — Non, mais je remplis vis-à-vis de vous le devoir d'un ami. — Méline, ne l'en croyez pas, repris-je, je suis capable de résister à tout, pourvu que je vous voie encore quinze jours : qu'est-ce que quinze jours sur une vie qui peut être encore si longue? — Qu'est-ce que quinze jours de bonheur, interrompit l'abbé, lorsqu'ils peuvent empoisonner le cours de la plus longue vie. Mais le génie du mal prévalut sur les conseils de

mon vertueux ami, et il fut décidé que je ne partirais que dans quinze jours, et que j'emploierais ce temps à chercher une place en province, à 30 ou 40 lieues de Paris, dans une direction opposée à Play; que d'ici là nous éviterions, avec le plus grand soin, de nous trouver tête-à-tête; que l'abbé, lorsque je serais établi en province, me donnerait exactement des nouvelles de Méline, et que, dans douze à quinze ans, nous nous réunirions. L'abbé ne comptait guère sur tout cet arrangement, et la suite fit voir qu'il avait raison.

CHAPITRE L.

Il me semblait que je sortais d'un songe : je venais de passer plusieurs heures délicieuses, car elles m'avaient prouvé combien j'étais aimé. J'avais obtenu de celle que j'adorais de rester près d'elle quinze jours, et j'avais bien l'espérance de prolonger ce temps; le Ciel m'est témoin que je ne désirais rien autre chose. Mon cœur savourait les délices d'un amour pur, délicat ; et la vertu de Méline me semblait un bien que je n'aurais pu lui faire perdre sans anéantir mes plus douces jouissances. C'est ainsi que l'on s'égare par une présomption, hélas! trop commune. Méline exigea que j'allasse rejoindre M. d'Orgeville

dans sa loge aux Français, comme j'en avais l'usage, et l'abbé resta seul avec elle. Il fit encore tous ses efforts pour lui faire sentir le danger de sa situation; mais elle lui répondait : Qu'est-ce que quinze jours de bonheur dans toute la vie? D'ailleurs, ajoutait-elle, je suis bien aise qu'il voie Auguste; je suis bien sûre qu'il s'occupera de lui avec toute l'activité de l'amitié : mais j'ai fait une réflexion, mon cher abbé, le seul danger qu'il pût y avoir du côté d'Auguste et d'Aurore, c'est la surprise en le voyant ici; eux qui le croient mort, comme je le croyais aussi; et, cependant, je ne peux écrire. — J'entends, dit cet excellent ami, il faut que j'aille à Play. — Je n'osais vous le demander : j'irai, mais il aurait bien mieux valu qu'Alfred fût parti.

Comme l'heure approchait où M. d'Orgeville devait rentrer, Méline passa dans le salon avec l'abbé, et fit dire qu'on laissât entrer. Il se forma bientôt un cercle que la curiosité de voir la nouvelle mariée amenait. Quand il fut plus nombreux, l'abbé sortit, et dit à Méline qu'il ne viendrait pas dîner le mardi, allant à la campagne; et elle comprit que l'abbé Dervaux partirait très-incessamment pour Play, ce qui la tranquillisa beaucoup; aussi quand je rentrai avec M. d'Orgeville, je la trouvai fort calme; je l'étais moi-même, sans cependant savoir ce que mon indulgent ami faisait pour notre sûreté.

On servit; Méline fit les honneurs du souper, et fut trouvée charmante. Son mari, en passant dans son appar-

tement, me dit : A demain matin, je veux que tu saches le reste de ce qui s'est passé à Play. Je me rendrai dans votre cabinet, répondis-je; et en effet, dès six heures, il m'envoya réveiller, et me raconta absolument les mêmes choses que je savais de Méline; mais ce qui m'embarrassa beaucoup, ce fut quand il me demanda ce que je pensais de cette situation, si à sa place je serais tranquille. — Que pourriez-vous craindre, puisque vous êtes sûr que M. de Moncy est mort : d'ailleurs, il serait vivant, que je suis très-sûr, d'après la manière d'être de madame d'Orgeville, qu'elle serait incapable de manquer à ce qu'elle vous doit. — Je pense de même, et c'est ce qui me rassure; malheur à elle si elle pouvait me tromper. Il prononça ces mots de manière à me faire trembler.

Je fus deux jours sans savoir où était allé l'abbé. Il n'y avait eu aucun moment où Méline eût pu m'en instruire. Nous nous conduisions avec une extrême prudence. Ma mère et Célanie ne savaient pas encore le mariage de M. d'Orgeville avec mademoiselle d'Érigny. Il est vrai que j'avais été si troublé depuis leur arrivée, que je n'avais pas encore été à l'hôtel du Nord. Le troisième jour, comme Méline était allé dîner avec son mari chez le premier Président, je profitai de leur absence pour passer cette journée avec ma mère et son amie.

Quand ma mère me vit entrer, elle me demanda : Eh bien ! madame d'Orgeville est-elle jeune et jolie ? — Que trop. — Quelle folie ! Et paraît-elle l'aimer ? — Fort peu. — Et lui. — Il en est fou. Eh ! comment ne le serait-on

pas ! elle réunit tout, beauté, grâce, esprit, un caractère excellent, vertueuse par principe et par instinct ; enfin, l'être le plus parfait que l'on puisse imaginer. — Monsieur est prompt à s'enflammer : quel portrait ! M. d'Orgeville court de grands risques, dit Célanie. — Aucuns, c'est moi qui suis le plus infortuné des hommes. — Quoi, une passion aussi nouvelle détruit votre bonheur ! — Pour toujours. — Quelle déraison. — Vous ne penseriez pas ainsi, si vous connaissiez celle dont je parle. — Comment, dit ma mère, est-ce que tu la connaissais avant son mariage ? — Beaucoup. — Son nom. — Son nom.... Méline. — Méline ! s'écrièrent à la fois ma mère et Célanie ; par quel malheur ! — Dites par quel enchaînement de bonheur ai-je retrouvé cette

amie de mon cœur, mariée il est vrai, mais m'aimant toujours. — Et c'est un malheur de plus, disaient à la fois ces dames : il faut vous éloigner ; vous ne pouvez rester à Paris sans un grand danger. Fixez votre retraite, mon cher Alfred, dit Célanie, où vous voudrez, nous irons vous y joindre. M. Sapinel s'ennuie à Paris ; il parle toujours de le quitter, en vendant notre hôtel. Nous acheterons une terre près du lieu que vous aurez choisi pour votre séjour ; et là, à force de travail, de réflexions, vous vaincrez un sentiment qui est fait pour empoisonner votre vie. — Ah ! dites qu'il en est le charme : si vous saviez comme Méline est tendre ; combien il est doux d'être aimé par un cœur sensible ; jamais, jamais on n'aima avec autant de délicatesse. — Vous vous

perdrez, Alfred, reprenait Célanie ! Ma mère le disait aussi. Je leur promis d'éviter tout ce qui pourrait compromettre madame d'Orgeville, et de leur rendre un compte exact de toutes mes actions. C'est vous promettre, dis-je à ma mère, qu'il n'y en aura aucune qui soit contraire à la vertu.

Je revins à l'hôtel attendre celle que que j'adorais : elle revint ; la grande parure ne lui allait pas si bien que le négligé où je l'avais vue tous les jours précédens. Elle avait une extrême délicatesse, et elle paraissait accablée par la magnificence de son habillement. Aussi, fut-elle empressée de le quitter ; et elle revint peu de momens après dans le salon avec une simple robe de mousseline, et je retrouvai ma touchante Méline.

Pendant qu'elle avait été absente,

M. d'Orgeville m'avait entretenu des succès que sa femme avait eus. En vérité, disait-il, j'en étais un peu embarrassé, on la trouvait si belle; l'un louait ses grâces, l'autre cet air de modestie qui les rend plus séduisantes encore. Un vieux conseiller de grand'-chambre, homme fort caustique, vint à moi, et me dit : Eh bien ! mon cher, j'espère que tu ne garderas pas ton secrétaire. — Eh ! pourquoi, je te prie ? — Pourquoi ? belle demande, avec une figure comme la sienne ; jeune, aimable : ah ! mon cher confrère, c'est trop compter sur la vertu d'un sexe faible. Je me suis fâché, il n'en a que plus appuyé sur ces mauvaises plaisanteries. Enfin, j'ai été forcé de quitter la partie, car cela aurait pris une tournure infiniment sérieuse. — Et fort fâcheuse pour moi, monsieur.

— Bon, tu vas t'imaginer que je fais quelque attention au radotage de M. de Menson; je sais bien que tu es beau, jeune, et que je suis vieux et laid. Mais, Méline est vertueuse, et je suis sûr qu'elle n'a seulement pas fait attention à toi. Je n'ai jamais connu de femme aussi modeste. Je me plais quelquefois à examiner ses moindres mouvemens. Il n'en est aucun qui ne soit l'expression de sa belle âme. Jamais la plus légère affectation de coquetterie. Toi que je traite comme un fils, toi que je lui ai présenté comme devant être son ami; eh bien ! tu le vois, elle n'en a été en quelque sorte que plus réservée. — Il est vrai qu'elle doit imposer silence au plus effronté calomniateur, et... à ce moment Méline, comme je l'ai dit, rentra dans le salon, ce qui finit la conversation, qui

ne laissait pas de m'embarrasser. Nous passâmes la soirée absolument seuls, et M. d'Orgeville parla avec la plus douce confiance de ses projets à venir.

Ma chère, disait-il à sa femme, je ne veux pas qu'Alfred reste dans une position aussi précaire. Son père, à ce que m'a dit l'abbé Dervaux, était un homme très-bien né. Des malheurs l'ont ruiné, mais il n'en est pas moins vrai qu'il n'est pas fait pour être secrétaire; je veux le tirer de là. — Non, monsieur, dis-je avec vivacité; ne vous occupez pas de changer ma position, elle est trop heureuse. — Mais, dans le sens où tu l'entends, elle ne le sera pas moins, car je veux que tu restes toujours avec nous. Je t'acheterai par la suite une charge de conseiller au Châtelet, puis nous verrons. Je pensais quelquefois qu'une de vos

petites sœurs, ma chère amie, pourrait bien lui convenir ; l'aînée de celle qui est à Saint-Cyr ; elle n'est pas jolie, mais elle annonce de l'esprit. — J'ai peu de goût pour le mariage. — Bah ! j'ai dit la même chose lorsque j'étais jeune ; tu vois que tôt ou tard il faut faire cette folie ; et plus on attend, plus elle est grande. Enfin, ce projet me sourit ; j'aimerais bien qu'il fût de la famille. — Ce serait pour moi infiniment d'honneur. — Oh ! te voilà avec les réponses cérémonieuses. Je n'ai jamais pu, madame, l'accoutumer à avoir avec moi un ton amical ; enfin, comme un fils avec son père. — J'ai pour vous, monsieur, le respect que j'avais pour le mien. — Eh bien ! ce n'est pas du respect que je veux ; c'est de l'amitié ; oui, morbleu ! de l'amitié : n'en obtiendrais-je donc

jamais ? mon cœur en a tellement besoin. Celui-ci me parle de respect, madame de considération, et mon fils en naissant, j'en suis sûr, on lui apprendra à me faire la révérence, au lieu de venir jouer autour de moi et me caresser. Non ; vous verrez que mes enfans ne m'aimeront pas. — Pourquoi avoir cette idée; toutes les fois qu'un père veut être aimé, il l'est toujours. Il est dans la nature que l'enfant s'attache à celui qui protège sa faiblesse ; il aime toutes les femmes qui l'entourent : belles et laides ; jeunes ou vieilles, elles sont toujours pour lui l'image de sa mère. — Pour moi, reprit Méline, je ne veux point que mon fils partage ses affections avec une autre; il ne quittera pas mes bras; il ne recevra d'autres soins que les miens ; il m'aimera et vous aussi monsieur,

du moins je lui apprendrai combien vous devez lui être cher par vos vertus, et l'excellence de votre cœur. — Vous croyez donc que l'on peut m'aimer. Ah ! si vous m'aimiez tous deux, que mon projet réussît, je serais le plus heureux homme de France ; mais il est tard, et c'est demain grand'chambre. On se quitta ; chacun de nous emportant dans son âme ses chagrins et ses espérances.

CHAPITRE LI.

L'abbé Dervaux revint de Play; nous l'attendions tous deux avec la même impatience. Méline chercha le moyen de causer librement avec lui de son voyage; elle parla d'aller à Saint-Cyr; elle n'avait pas encore vu ses sœurs depuis son arrivée. Ah! dit M. d'Orgeville, il faut y mener de Ternac, pour qu'il puisse faire connaissance avec sa prétendue; l'abbé vous servira de mentor. J'acceptai, comme on l'imagine bien, avec empressement; la partie fut arrangée pour le lendemain. Depuis plusieurs jours, madame d'Orgeville m'avait témoigné le désir de voir ma mère, qui n'en

avait pas moins qu'elle. Cette occasion nous parut favorable ; et Méline dit à l'abbé d'en prévenir madame de Ternac, pour qu'elle se rendît à la maison de Saint-Cyr, comme pour y voir ses parentes. Il sera tout simple que je lui propose de la ramener, et alors nous pourrions causer en liberté.

Tout s'arrangea de cette manière ; les sœurs de Méline furent enchantées de la voir. Elles ne me reconnurent point ; elles étaient fort jeunes quand nous nous vîmes, et les chagrins et les longs voyages changent beaucoup. Comme nous nous promenions dans les cours, je feignis la surprise en voyant ma mère, que je présentai à Méline, qui eut bien de la peine à ne pas se jeter dans ses bras. Nous demandâmes s'il y avait dans le village une auberge supportable ; on nous in-

diqua le Lion rouge : nous y fûmes. A peine ces dames avaient-elles fermé les portes, qu'elles s'embrassèrent avec la plus vive tendresse. Ah ! si j'avais pu douter du cœur de mon amie, il m'eût été entièrement dévoilé dans ce moment, où elle témoigna à ma mère, par les plus tendres caresses, qu'elle la regardait toujours comme la sienne. Que je suis fâchée, disait Méline à madame de Ternac, que vous n'osiez pas venir à l'hôtel ; M. d'Orgeville ne vous reconnaîtrait pas. — C'est trop dangereux, reprit ma mère, ne mettons rien au hasard ; on pourrait, dis-je, essayer de passer devant lui dans un lieu public ; s'il ne vous reconnaît pas, dit Méline en saisissant mon idée, vous viendrez chez moi ; j'irai chez vous, car j'ai besoin de vous voir. Quand il sera parti, je n'aurai per-

sonne pour adoucir mon chagrin; vous m'aiderez à le supporter. Ma mère était attendrie jusqu'aux larmes. Elle sentait, cependant, que c'était beaucoup trop dangereux; elle fit plus: persuadée que l'honneur devait l'engager à obtenir de mon amie et de moi, que je partirais deux ou trois jours après qu'Auguste serait arrivé, elle employa la plus vive éloquence pour nous y déterminer; nous le promîmes, et je crois que ni l'un ni l'autre ne le désirait. Madame d'Orgeville ne pouvait se résoudre à se séparer de ma mère; elle lui parlait de la sienne, et ses larmes coulaient comme aux premiers momens de la perte de cette digne et aimable femme. Enfin, l'abbé observa qu'il était quatre heures, et que l'on n'arriverait à Paris qu'à la nuit: nous nous rendîmes à ses con-

seils, et nous montâmes en voiture avec ma mère. Méline la reconduisit à l'hôtel du Nord, mais ne descendit point. Madame d'Orgeville, en rentrant, conta négligemment qu'elle avait trouvé ma mère à Saint-Cyr, qui lui avait paru fort aimable; qu'elle l'avait engagée à partager notre dîner, et l'avait conduite chez elle à Paris. M. d'Orgeville demanda si elle l'avait priée de lui faire l'honneur de venir la voir. — Oui, mais elle m'a répondu que cela était impossible; qu'elle avait, aussitôt la mort de son mari, renoncé au monde pour le reste de sa vie. — Voilà un bel exemple de fidélité conjugale : ferez-vous ainsi, quand le Ciel vous débarrassera de moi ? — Je ne vois pas pourquoi vous parlez toujours, monsieur, d'un moment fort triste pour moi, et pour la société qui honore

vos vertus : je vais, cependant, vous répondre comme Achille : Je ne sais pas prévoir les malheurs de si loin. — Savez-vous, madame, que c'est presqu'une douceur que vous me dites : prenez-y garde, j'y croirai; je me flatte quelquefois que cela viendra; alors je défierais le sort, il ne pourrait m'atteindre; et il vint l'embrasser. L'heure où nous nous retirions approchait, et elle donna à Méline une de ces pensées qui change tout à coup la disposition où l'on était le moment d'avant. Elle prit un air si froid, et tellement contrariée, que M. d'Orgeville me dit en soupirant : laissons-la.... elle est fatiguée. Il se retira, et je le suivis.

L'abbé nous avait raconté, pendant le voyage du matin, les détails de celui qu'il avait fait pour moi à Play. M. d'Érigny avait été surpris de le

voir. L'abbé, sans se déconcerter, dit qu'il était venu pour lui faire son compliment sur le mariage de ses deux filles, et pour voir M. le comte de Mello. Celui-ci, qui ne se doutait pas du véritable motif de son voyage, lui fit beaucoup d'amitié, et le plaignit d'avoir perdu son élève ; puis il passa dans l'appartement d'Aurore, et il leur apprit que j'existais. Ils furent bien fâchés l'un et l'autre d'avoir été cause que Méline eût obéi à son père, et virent, comme tout le monde, excepté Méline et moi, qu'il y avait un grand danger dans notre position ; mais aussi qu'il était bien cruel de se séparer quand on s'adorait. Ils dirent à l'abbé qu'ils hâteraient leur retour pour voir Alfred, et prendre ensemble les moyens les plus sages, et en même temps les moins cruels qu'il serait possible.

Je conclus de là que je resterais ; et comme l'avait bien prévu l'abbé, j'étais parvenu à me faire une telle illusion, que je ne voyais plus la nécessité de nous torturer de nouveau par une cruelle absence.

Ma mère et Méline ne pouvaient se passer l'une de l'autre ; elles se voyaient à l'église, et j'étais l'idole qu'elles venaient adorer ; car je puis dire que ma mère m'aimait autant que j'étais aimé de madame d'Orgeville.

Auguste ne tarda pas à arriver à Paris avec sa femme. Les deux sœurs se revirent avec une grande satisfaction ; celle que j'éprouvai, en revoyant mon meilleur ami, ne fut pas moindre. J'eus alors bien plus d'occasions d'être avec Méline sans son mari, parce que les deux sœurs m'admet-

taient toujours en tiers avec elle. Aurore avait voulu demeurer à l'hôtel d'Orgeville, où néanmoins elle tenait sa maison séparée; mais on se réunissait ou chez l'un ou chez l'autre, et nous étions aussi heureux qu'il est possible de l'être dans une situation aussi dangereuse. L'abbé, ma mère, Auguste même, me pressaient de partir; mais tant que je n'avais pas entendu un ordre précis de la bouche de Méline, je ne faisais aucuns préparatifs: cependant j'en sentais plus qu'un autre la nécessité; mais le Ciel ne le voulut pas, et M. d'Orgeville m'en ôta tous les moyens.

CHAPITRE LII.

Monsieur d'Orgeville, qui était loin d'avoir le moindre soupçon du sentiment qui m'unissait à Méline, se persuada que peut-être, le voyant marié, je croirais que ma société lui était moins nécessaire, ce qui me déterminerait à prendre un autre parti. Cela m'eût été facile; car il savait que j'avais déjà refusé une place avantageuse. Il chercha donc à me fixer auprès de lui, au moins pour quelque temps. Il lui était échu une succession très-considérable; mais il fallait la liquider, et ce n'était pas une petite affaire. D'abord, débrouiller tous les papiers qui y avaient rapport, c'était

au moins un travail de plusieurs mois; puis discuter les créances, presque toutes usuraires; d'autres absolument fausses.

Le caractère insouciant, et le peu d'ordre de M. de Bertonnac, oncle de M. d'Orgeville, avait laissé tellement embrouiller ses affaires, qu'avec plus de quatre-vingts mille livres de rentes en terre, il en était réduit, peu de temps avant sa mort, à emprunter six francs à son valet pour aller aux spectacle.

M. d'Orgeville me dit, quelques jours après : Mon ami, il faut que vous me rendiez un grand service; vous connaissez la succession Bertonnac; il m'est impossible de m'en occuper; je dois tout mon temps aux devoirs de mon état; si je l'abandonne à des gens d'affaires, ils s'ar-

rangeront de manière que tout sera consommé en frais, et qu'il ne m'en restera pas un arpent de terre. J'ai donc réfléchi, mon cher Alfred, que vous seul pouvez tirer parti de cette belle fortune dont, au premier coup d'œil, on est persuadé que les dettes surpasseront la valeur. Le grand art sera de dégréver les biens; cela entraînera des procès qu'il faudra suivre, chose pénible, ennuyeuse; mais enfin, je vous abandonne le quart de ce qui pourra en revenir, cela vous mettra à même d'effectuer le projet dont je vous parlais la semaine dernière. — Pourquoi, monsieur, imaginer que j'ai besoin d'autres intérêts que celui de vous marquer ma reconnaissance. — Tu sais bien, Alfred, que je te regarde comme mon fils; c'est en cette qualité que je te

CABINET DE LECTURE

prie de me sauver cette portion de fortune que, sans toi, j'abandonnerais; ainsi c'est toi qui me rendra service.

Comment refuser M. d'Orgeville: il fallut donc rester à Paris; pouvais-je m'en dispenser? je le pouvais, mais mon lâche cœur trouvait le prétexte trop plausible pour n'en pas profiter, et il fut décidé que je ne m'éloignerais pas.

Je dirai ici, pour ne plus revenir sur cet objet, que j'eus infiniment de bonheur dans cette affaire; que je sauvai plus de huit cent mille francs à M. d'Orgeville, qui me força d'en accepter le quart. Ainsi, j'avais acquis par ce travail une fortune indépendante, et une grande connaissance des lois. Je comptais suivre le barreau, pour lequel je me sentais un attrait

particulier. Mais en attendant, je restais auprès de Méline.

L'abbé Dervaux était désolé ; il voyait tous les dangers que je courais : cependant, mes succès satisfaisaient sa vanité ; il se disait à lui-même : Je ne suis pas sans mérite, puisque j'ai fait un aussi bon élève. Mais ce qui m'avait flatté le plus dans l'idée qu'avait eue M. d'Orgeville, fut la possibilité de prolonger mon séjour auprès de Méline, qui me devenait de plus en plus nécessaire ; car plus je la voyais, plus je l'aimais. Il faut convenir aussi qu'elle embellissait chaque jour. Les premiers temps de sa grossesse avaient été très-pénibles ; mais le repos, les soins de l'amitié, et j'ose dire le charme d'un amour qui ne coûtait rien à sa vertu, lui rendirent l'éclat de la brillante jeunesse

Elle avançait heureusement vers son terme, et une nouvelle que nous reçûmes mit le comble à notre félicité. On remit à Auguste une lettre de sa sœur, qui lui apprenait que le marquis de Chandor venait d'être nommé gouverneur de la Martinique, et qu'en cette qualité, il partirait aussitôt pour cette île. Il faut que je le suive, ajoutait-elle, ou que je me retire dans un couvent tout le temps de son absence; l'alternative m'a paru dure, j'ai préféré partir. Quand celle-ci te parviendra, mon cher Auguste, déjà un grand espace nous séparera; c'est toi, toi seul que je regrette en France. J'aurais cependant bien voulu voir la petite madame d'Orgeville; comment supporte-t-elle le mariage? pleure-t-elle toujours ce pauvre Alfred? pour moi, je t'avoue, je ne m'en console pas : si

j'avais été veuve, je l'aurais disputé à toutes les femmes ; je n'ai jamais connu d'homme plus fait pour tourner la tête.

L'assurance d'être débarrassé d'Estelle pour deux ou trois ans, me faisait grand plaisir. Il n'y a plus, dit alors Auguste, de raisons pour qu'Alfred nous quitte; ma sœur ne le reconnaîtra pas de si loin. Il fut donc décidé que je resterais jusqu'à son retour ; et même, qu'on tenterait de réunir ma mère à notre société.

Depuis environ un mois, nous avions essayé si elle pouvait paraître devant M. d'Orgeville sans qu'il la reconnût ; et s'étant trouvée plusieurs fois sur son passage, dans le Palais, et même dans une loge près de la sienne, aux Français, il fut prouvé que les traits de madame de Moncy s'étaient entièrement effacés de la mémoire de

l'époux de Méline, ce qui la détermina enfin à venir à l'hôtel. Madame d'Orgeville présenta madame de Ternac à son mari, qui eut avec elle les manières les plus affectueuses. Méline était sur le point d'accoucher, ce qui engagea ma mère à venir très-souvent chez mon amie, qui avait pour elle l'attachement d'une fille. Pour Célanie, elle se rendit justice; elle sentit qu'elle ne pouvait vivre en société avec ces dames; mais je continuais à la voir chez elle. Je ne pouvais oublier ce qu'elle avait fait pour moi; elle me témoigna toujours un grand intérêt. Enfin, personne n'était plus heureux que nous; cependant, tout l'édifice de notre félicité reposait sur l'appui le plus fragile, que le moindre choc pouvait briser; et nous ne nous en occupions pas un seul instant.

Celui des couches de Méline fut terrible; nous fûmes plusieurs heures à craindre pour ses jours. Ma mère ne la quitta pas un instant, et lui tint lieu de celle qu'elle avait perdue. J'étais dans un si profond désespoir, qu'il fallait toute la préoccupation de M. d'Orgeville, pour ne pas voir que je prenais à Méline un intérêt beaucoup trop tendre; mais il n'en voyait rien, ne pensait à rien qu'au danger de celle qu'il adorait. Ce fut ma mère qui vint nous annoncer que madame d'Orgeville avait donné le jour à une petite fille bien portante. M. d'Orgeville, transporté de joie, prit ma mère dans ses bras, et l'embrassa comme s'il avait embrassé une sœur. Il m'embrassa aussi, me remercia des témoignages de sensibilité que je lui avais donnés pendant les momens les

plus pénibles de sa vie. J'étais décidé, ajouta-t-il, si elle fût morte, de la suivre aussitôt. J'avais dans ma poche une paire de pistolets chargés à balles : mais, peut-on la voir ? puis-je voir ma fille, la bénir ? — Je vais le savoir, dit ma mère; elle rentra, et nous introduisit dans la chambre de Méline.

Qui rendra les sensations que j'éprouvai; je ne sentis d'abord, que la joie de son heureuse délivrance, mais bientôt, regardant sa fille, je me dis : Elle est mère, et son enfant n'est pas le mien ; de nouveaux nœuds l'attachent à son époux. Tout le temps que Méline avait porté cette innocente créature dans son sein, un respect involontaire pour la plus belle fonction de l'espèce humaine, avait en quelque sorte enchaîné mes vœux. J'adorais

Méline; mais c'était Méline telle que je l'avais vue à Erlac. Cette Méline que je voyais sans cesse, avait bien la même âme, son cœur était bien à l'unisson du mien; mais elle était chargée par la nature d'un dépôt sacré qui m'interdisait toute volonté d'obtenir d'elle une faveur qui m'aurait paru insulter à l'ordre général; mais n'allait-elle pas donner encore tous ses soins à cet enfant qui pressait de ses lèvres ce sein dont je n'avais que deviné les contours; et Méline nourrissant sa fille, n'aura point à redouter les entreprises d'un amour téméraire.

Cependant, ce calme que semblait devoir me promettre le respect de la vertu, et des devoirs sacrés que mon amie remplissait avec tant de zèle, ne dura pas long-temps. Je connus enfin que tôt ou tard les passions renversent

tous les obstacles, quand on n'a pas su les maîtriser avant qu'elles aient pris une force qui devient indomptable.

CHAPITRE LIII.

DÉJA les feuilles nouvelles embellissaient les jardins, et ceux des villes, plus précoces que ceux des campagnes, invitaient à passer la plus grande partie de la journée sous leurs ombrages. Méline, dont la santé était excellente, restait dans celui de l'hôtel tant que le soleil réchauffait l'air; et Zulmée, c'était le nom qu'on avait donné à sa fille, essayait à changer de place sur le gazon, en se portant sur ses petites mains, qui lui servaient d'appui, dont la faiblesse de ses jambes avaient tant de besoin. Méline la voyait lui sourire, et elle était heureuse; Aurore partageait ses soins, désolée de

n'avoir pas encore à en rendre de semblables à un enfant qui, né de l'amour dont elle brûlait pour son époux, eût été pour elle l'objet le plus chéri. M. d'Orgeville, fier de sa fille, qui promettait de ressembler à sa mère, dérobait tous les momens qu'il pouvait à ses graves occupations, pour venir jouir, près de sa compagne, des biens de la nature. Malgré ce qu'il avait craint, Zulmée l'aimait beaucoup; et du plus loin qu'elle l'apercevait, elle s'élançait pour aller dans ses bras, et il dérobait un baiser à la mère, en venant recevoir les caresses de sa fille. Madame d'Orgeville n'osait alors le refuser; elle paraissait même plus tendre avec le père de sa fille, et il en éprouvait une si grande joie, qu'il ne pouvait s'empêcher de m'en faire part; ce dont je l'aurais bien dis-

pensé. C'était assez d'être jaloux de Zulmée, sans l'être de son père. Comment pouviez-vous l'être ? ne saviez-vous pas combien Méline vous aimait ? n'aviez-vous pas été témoin de sa douleur, de ses regrets ? Oui, mais elle cessait d'avoir l'air malheureuse. Elle ne me parlait plus de son amour ; elle me défendait de lui parler du mien. Jamais je ne pouvais la voir qu'entourée de témoins souvent redoutables ; enfin, je me trouvais malheureux, et je n'osais m'en avouer la cause. Cette délicatesse dont je m'étais tant vanté, ce respect de la vertu, ce besoin d'estimer Méline autant que je l'aimais, tout cela avait disparu ; je ne me l'avouais pas encore, mais il n'en était pas moins certain que je me sentais dans une irritation continuelle contre tout ce qui l'approchait. J'au-

rais voulu qu'elle n'eût vu que moi, qu'elle n'eût parlé qu'à moi. Sa fille, sa sœur, son mari, Auguste, ma mère même, l'occupaient trop à mon gré ; je lui en faisais quelquefois des reproches, elle n'y répondait jamais qu'en me disant : Alfred, vous avez bien tort de rester ; il y a long-temps que vous auriez dû vous éloigner. — Alors, j'entrais dans une espèce de fureur ; je froissais dans mes mains tout ce que je tenais ; et ma rage, impuissante comme celle des enfans, allait quelquefois jusqu'aux pleurs : à cet instant, je voyais Méline pâlir, chanceler, et quelquefois tomber évanouie dans les bras de sa sœur, qui rendait compte de ces scènes à Auguste. Celui-ci me faisait sentir mes torts avec l'indulgence de l'amitié ; mais ne m'en disait pas moins qu'il se reprochait sa

condescendance, qu'il ne devait pas consentir à ce que je restasse chez sa belle-sœur. — Et qui aurait eu le droit de m'en empêcher ? vous n'êtes plus mon mentor ; je m'appartiens seul, et nul ne peut me contraindre à faire sa volonté, ou à renoncer à la mienne. — Voilà ce qui ne me paraît pas prouvé. — Ce que je vous prouverai quand vous voudrez. — Tout à l'heure, reprit le Comte : sortons.

Méline et Aurore, qui étaient dans un cabinet voisin et avaient tout entendu, s'élancèrent au-devant de nous et nous barrèrent le chemin. Où allez-vous, me dit Méline : cruel ! n'est-ce donc pas assez de mon malheur ; voulez-vous faire celui d'Aurore ! — Pourquoi monsieur prétend-il avoir le droit de m'empêcher de rester ici ? — Il ne sait ce qu'il dit ;

il est fou, dit Auguste. — Oui, je le suis, et qui ne le serait pas à ma place? Il vous est facile de conserver votre raison, rien ne peut la troubler; mais moi, est-il un être aussi infortuné? — Il en est peut-être de plus malheureux. — Quand je vois le sourire errer sans cesse sur vos lèvres. — Vous le voyez, c'est donc lorsque vous êtes près de moi; mais non, je dois me taire, Alfred, j'ai besoin de toutes mes forces pour soutenir ma situation : n'aggravez pas mes peines; elles sont grandes; surtout, ne vous brouillez pas avec le plus sincère de vos amis; pour l'amour de moi et d'Aurore, embrassez-vous, et qu'il ne soit plus question de cette ridicule querelle.

J'étais si honteux de mon emportement, que je ne savais quelle contenance faire; le Comte, plus généreux

parce qu'il avait moins de torts, me prit la main affectueusement : Mon cher ami, n'altérons pas le repos dont nous jouissons malgré tous nos dangers, et ne les aggravons pas en attirant les yeux de M. d'Orgeville sur ces altercations qui n'ont pas le sens commun; mais qui lui en apprendraient beaucoup plus que nous ne voudrions qu'il sût. Je me jetai dans ses bras, et le priai de tout oublier : il m'embrassa, et il ne fut plus question de rien. Mais le mal faisait des progrès, et il n'était pas aussi facile de calmer les tourmens que je souffrais, que de terminer notre différend.

Méline ne le voyait que trop, et elle sentait tout ce qu'elle avait à craindre d'elle-même : elle crut cependant trouver un remède à notre situation; elle en fit part à ma mère et à sa sœur. —

Nous nous voyons trop souvent, Alfred et moi; notre amour croît au lieu de s'éteindre; l'absence peut seule mettre des bornes aux dangers qui nous pressent, et Alfred ne veut pas partir : il n'y aurait aucun moyen de l'y déterminer; mais je puis m'éloigner pour quelque temps sans lui ôter l'espoir de nous réunir. Je vais proposer à mon mari d'aller passer cet été à Orgeville; il viendra avec Alfred nous rejoindre aux vacances; vous viendrez, mes amies, m'aider à supporter le chagrin de ne pas le voir, et vous employerez toute la force de l'amitié pour me préparer à un plus grand sacrifice; mais laissez-moi m'éloigner de lui pour quelques mois. Madame de Ternac et madame de Mello approuvèrent cette généreuse résolution, et promirent de la secon-

der ; et dès le même jour, sans m'en avoir prévenu, car elle pensait bien que je m'y opposerais de tout mon pouvoir, Méline témoigna à son mari le désir qu'elle avait de connaître Orgeville, et de jouir de la campagne pendant la belle saison; Zulmée s'y portera bien mieux, disait-elle. M. d'Orgeville, qui adorait sa femme, ne se souciait pas beaucoup de la voir s'éloigner ; cependant, les motifs lui parurent si raisonnables, que le voyage fut arrêté pour les premiers jours de mai. Mon amie chargea son beau-frère de m'en prévenir, parce que l'on craignit quelque imprudence de ma part. Je jetai feu et flamme. Le Comte me laissa dire ; enfin, il me força de convenir que l'on ne pouvait qu'approuver Méline, et qu'elle n'aurait pas cherché à s'éloigner si j'avais

été plus circonspect ; mais que voyant, que loin de m'observer davantage, ma folie allait croissant, elle avait bien été obligée d'essayer du remède le plus sûr, l'absence. — Il sera très-sûr, car je mourrai. — Il est certain que cela serait très-raisonnable ; se tuer, parce que celle que vous aimez va passer trois mois dans une fort belle terre à quinze lieues de Paris, où vous serez tout l'automne ensemble ; et moi, je me tuerai aussi, parce que ma femme part avec sa sœur et votre mère. Je vis bien qu'on ne voulait pas me plaindre, et que je ne gagnerais rien à marquer mon mécontentement : j'eus l'air de me soumettre de bonne grâce, et je demandai seulement la permission d'écrire. — A votre mère, me répondit Méline ; toute autre correspondance serait dan-

gereuse ; mais madame de Ternac vous donnera de nos nouvelles, et nous saurons des vôtres par elle.

Dès que M. d'Orgeville sut que sa femme voulait aller à sa terre, il donna des ordres pour qu'elle y trouvât tout ce qui pouvait lui plaire ; il recommanda surtout que les jardins, qui étaient d'une grande beauté, fussent dans le meilleur état ; car il savait que c'était le goût dominant de Méline. Les préparatifs furent bientôt faits, et ces dames partirent pour la Normandie. J'en éprouvai le plus violent chagrin ; ce fut encore la bonne Célanie qui l'adoucit. C'était près d'elle que je venais pleurer une absence qui, loin d'affaiblir mon amour, comme Méline l'avait cru, semblait lui donner de nouvelles forces.

M. d'Orgeville se trouvait aussi fort

malheureux, loin de celle qui fixait nos destinées. Je ne sais, me disait-il, pourquoi j'ai consenti à ce départ? je ne vis plus qu'à moitié séparé d'elle; il n'y a pour moi de bonheur que près de Méline. — Il me semble, lui disais-je, qu'il vous serait facile de la prier de revenir. — Je ne l'ose pas; je crains qu'Auguste ne se moque de moi, en me trouvant plus faible que lui à mon âge; mais aussi, avec quel transport je verrai arriver les vacances. Vous êtes heureux, mon ami, vous n'aimez point; ah! si vous saviez le mal que fait l'absence. — J'en juge par l'ennui que j'éprouve loin de ma mère.

Méline n'était pas plus heureuse que moi. En vain la belle situation d'Orgeville attirait les curieux des environs; quand elle pensait à quel prix elle avait

acquis cette terre, elle perdait tout son mérite; une langueur habituelle jetait un voile sombre sur tout ce qu'on nomme plaisir. La société de ses amies, les caresses de sa fille, les beautés de la nature ne la charmaient plus. Il semblait qu'elle avait tout perdu en se séparant de moi; mon image la poursuivait; elle croyait toujours me voir, m'entendre, c'était toujours de moi dont elle eût voulu que l'on parlât; et quand ce n'était pas de moi dont on l'entretenait, la conversation n'avait pour elle aucun charme. J'étais instruit de tous ces détails, par madame de Ternac, qui voyait avec douleur la situation de Méline. Elle tremblait qu'elle n'eût des suites funestes; elle eût donné tout ce qu'elle possédait, pour que je m'éloignasse; les lettres qu'elle recevait de moi, annonçaient

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

au contraire l'intention formelle de rester attaché à M. d'Orgeville, et le désespoir d'être séparé de mon amie. Je savais aussi, par ma mère, que Méline fuyait même la société de ses amies; et lorsque sa fille était endormie, elle sortait des jardins, et venait passer plusieurs heures dans un très-petit bois qui tenait presqu'au château.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

ne plus grande perfection dans ſes par-
; par exemple, dans *l'expreſſion*, *la*
e, *le deſſin*, *les clairs & les ombres ;* mais
uelque mérite que ſoit pourvu ce ta-
u, s'il ne plaît pas à la première vue, il
oîtra mieux à ſa place dans l'attelier d'un
itre ou le cabinet d'un Curieux, que
; une ſalle ou un ſallon de compagnie.
.u nombre des tableaux de cette collec-
qui nous ont plu ſingulièrement au
nier coup d'œil, ſont deux Mendians,
Murillo, quelques figures repréſentant
uit, par Caſtelli, un payſage de Daker,
n autre de Ruiſdael.

y a deux ou trois tableaux d'hiſtoire
le Pouſſin, que le tems a rendu noirs.
les voyant, nous avons regretté qu'un
rand Maître (qui n'a pas été peut-être
excellent coloriſte) ait en outre ſi peu
nu la nature des couleurs. L'école Fla-
ıde, en général, ſemble avoir montré
›lus d'intelligence à les préparer. Il
›it peut-être encore important pour les
grès de l'art, que la connoiſſance des

mêlanges & des teintes pût ſe réduir
principes plus certains, de ſorte que le P
tre eût un livre de règles pour la pratic
comme l'Apothicaire a ſa Pharmacopé

Un détail raiſonné des différens bâtim
chapelles, ſalles, bibliothèques, tabl
& jardins d'Oxford, nous auroit mené
loin. Nous laiſſâmes donc cette ville
rière nous, pour nous avancer vers Wo
tock. La route continue à travers un
plat. On peut l'appeller une eſpèce d'
reur cultivée.

La peſanteur énorme du Châtea
Blenheim a été l'objet d'une critique p
être trop ſévère. Peut-être ſommes-
trop entêtés des Architectures Grecq
Romaine (1). Elles étoient ſouvent ada
à la convenance locale. Sous le ſoleil d'It
par exemple, il étoit très-important c
prémunir contre la chaleur, & de laiſſe

(1) J'ai beaucoup emprunté de M. Lock dans les
vations qui vont ſuivre ſur les Architectures Grecque &
maine.

A meſure qu'on approche
le pays devient ſi plat, qu
Château, vues de loin, n'ont
d'apparence.

Warwick contient pluſieu
gnifiques. L'Egliſe eſt un
ment gothique. Le feu en a
ment une partie conſidérab
été reconſtruite & raccordée
de ſymmétrie.

A l'Egliſe eſt jointe une
rable, bâtie dans toute la ri
gothique. C'eſt là que repo
des chefs de la Maiſon de W
lèbre Dudley, Comte d
parmi eux un magnifique

La maiſon où ſe tienne
& l'Hôtel-de-Ville, ſont
édifices pleins d'élégance,
mier.

Le Prieuré, ſitué preſqu
ville, eſt ſuſceptibe de dev
agréable à la vue. Il ne
de choſe de l'ancienne co